

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

PRO · CHRISŒ · SVMPŒSIS · SPIRITVALIS · MILITIAE

Mars 1874.

No. 6.



SACRAMENTUM · D · E · TRINITATE · SACR · IUSTITIAE · FOR · GER · RE · RECON · FENDITIS ·

GRA · V · IMPENSIS · VOBIS · DILECTI · FILII · QUI · POSITO · GLADIO · QUOD ·

LECTURE · LAGNE · DE · PIEIX · L'UNION · ALLIANCE · 25 JAN 1873.

AVIS DE L'ADMINISTRATION.

Le " Bulletin " est mensuel.—Le jour de publication est fixé au 25 de chaque mois.
L'abonnement est annuel et strictement payable d'avance :

Pour le Canada.....	\$1.00	
Pour les Etats-Unis.....	1.50	(en or)
Pour l'Etranger.....	2.00	(en or)

Prière d'adresser franc de port, tout ce qui regarde l'administration du journal, à Adolphe Ouimet, Editeur-Propriétaire du " Bulletin de l'Union-Allet, " Montréal, 22, Rue St. Gabriel.

AVIS AUX ABONNES.

Les personnes qui ont renvoyé le second numéro du " Bulletin " sont priées de vouloir bien nous renvoyer le premier numéro.

Nous avertissons aussi toutes les personnes qui ont reçu le premier et le second numéro, que leur nom étant entré dans nos livres, et qu'un laps de temps de quatre mois s'étant écoulé depuis la publication du premier numéro, nous ne recevrons pas le renvoi du troisième numéro sans en recevoir le montant d'une piastre, prix de l'abonnement d'un an.

Cette condition est de rigueur et aucune exception n'y sera faite.

ANNONCES.

" Le Casino de Montréal. "

Pour compléter l'aménagement de cette institution, les directeurs ont fait construire une annexe à la Salle de Billards, où les amateurs d'escrime, de boxe et de bâton, pourront s'en donner et en recevoir, à cœur joie.

Le maître d'armes donne des leçons tous les Lundis, Mercredis et Jedis de 8 à 11 heures : Le professeur de boxe, les Mardis, Jedis et Samedis aux mêmes heures.

Il faut être membre du Casino pour s'inscrire comme élève.

Les membres désireux de suivre les cours d'escrime et de boxe, devront s'entendre avec le professeur pour les conditions, qui sont des plus libérales.

ADMISSION AU CASINO—\$4.00 de droit d'entrée. \$4.00 de souscription annuelle—donnant droit de 9 heures A. M., à minuit, à deux salles de billards, à la chambre de nouvelles, aux salons de jeux et de conversation, au Piano et à la salle de tir.

Les Zouaves ne paient pas d'entrée, leur contribution annuelle est de \$2 et ils sont invités à se prévaloir de ces avantages exceptionnels.

Officiers du Casino pour l'année 1874.

MM. ALF. LA ROCQUE, JR., Président.

F. A. QUINN, Vice-Président.

MM. G. A. DROLET. } Administrateur.

MM. NAP. ARCHAMBAULT. }
G. BOIVIN, }
L. PRÉVOST. } Membres du Comité.
P. C. DUPRESNE. }

M. MARTIN, Gérant.

ANNONCES.

ST. MICHAEL'S ASSOCIATION
FOR THE RELIEF OF PONTIFICAL
ZOUAVES

PRESENTLY UNDER ARMS IN SPAIN

*And Wherever, in the Future, they may be Fighting for the Holy
Father, and for the Liberties of the Church.*

EXECUTIVE COMMITTEE IN NEW YORK

JOHN D. KEILEY, JR., *Chairman.*

JOHN McANERNEY, JR., *Recording Secretary.*

HAROLD HENWOOD, *Corresponding Secretary.*

PATRICK FARRELLY, *Treasurer.*

The object of this Association is to afford aid to the wounded, or otherwise suffering, Pontifical Zouaves, and other Crusaders, who now are, or may hereafter be, in arms, under lawful authority, fighting for the liberties of the Pope, and of the Catholic Church.

Contributions, large or small, given as marks of sympathy for these armed Champions of Religion, will be gratefully received, and acknowledged, publicly or privately, according to request. They may be addressed to any of the Members of the Committee at

LOCK BOX 487, NEW-YORK CITY.

B. WOLFF

FABRICANT DE CHAINES D'OR

SPECIALITES

CHAINES DE ST. PIERRE

En or de \$20 ; En argent de \$5.00 et au-dessus

EPINGLE POUR CRAVATE

DITE DE ST. PIERRE

En or de \$2.50 ; En argent de \$1.00 et au-dessus

68 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

Conditions faciles pour le Commerce.

“Aime Dieu et va ton chemin”



Bulletin de l'Union-Allet

Vol. I.

MONTREAL—25 MARS, 1874.

No. 6

SOMMAIRE.

1. LE LIEUTENANT HUGH MURRAY.

2. ACTES OFFICIELS.

3. CEREMONIES FUNEBRES POUR LE REPOS DE L'AME DU LIEUT. MURRAY.—Québec,—Montréal,—Kingston,—St. Hyacinthe

4. LA PRESSE.

5. DERNIERES LETTRES DU LIEUT. MURRAY.—La prise de Vich.—

Lettres du 8, 9, 10, janvier.—Lettre du 19 et 30 janvier.—1 et 3 février.

—Dép'ches au *Freeman*.—Extraits.

6. NOUVELLES DE ROME.—Lettre de M. Moreau.

7. NOTE EDITORIALE.

8. ZOUAVES MEDECINS.

10. ANNONCES.

HUGH MURRAY

LIEUT. AUX ZOUAVES PONTIFICAUX.

CE n'est pas sans une tristesse profonde que nous avons appris la mort héroïque de notre ancien Camarade et Lieutenant M. Hugh Gates Murray, Chevalier de l'Ordre de Pie IX. Cette émotion bien naturelle à ceux qui ont porté l'uniforme pontifical et servi dans le même corps, a cependant bien vite fait place à un autre sentiment plus élevé. Le champ de bataille en effet, n'est-il pas le vrai, l'unique lit de mort du soldat. Aussi un orgueil bien légitime s'est-il emparé de nous quand nous avons considéré la fin de notre pieux et héroïque compatriote.

Deux causes catholiques ont su trouver écho dans notre cher pays, Rome et l'Espagne, et toutes deux avaient surtout retenti dans le cœur de Murray. La première était, on peut le dire, unique, car il n'avait en vue dans son dévouement à Don Carlos que de hâter la prochaine délivrance de Rome par les mains de ce roi catholique. Quand il parlait de ses camarades morts au champ d'honneur, il disait que la mort la plus heureuse, la plus désirable, qu'un homme put souhaiter en ce siècle, était de verser son sang pour l'Eglise; toute son âme était dans ses paroles.

On se rappelle ce qu'il écrivait lors de l'enterrement de Wills; ils ont mis mon sabre sur le catafalque: quand sera-t-il posé sur mon corps. *L'Espagne, ce n'est pas Rome, mais c'est sur le chemin de Rome, et pourquoi une place plus qu'une autre?* Nous avions espoir, nous, et comme le disait un de nos Camarades, nous le pensions invulnérable jusque sur la terre Romaine; c'était bien son désir aussi, mais la Providence en a autrement décidé. Son dévouement sans bornes a reçu sa récompense, nous savons qu'il repose en paix, il a parcouru sa carrière en soldat de la foi après avoir combattu le bon combat.

Né à Montréal, le 30 Avril 1836, il fut amené la même année à Québec. Ce fut en cette ville, au petit séminaire qu'il fit ses études. En 1856, il termina son cours par les examens du baccalauréat qu'il subit avec un succès complet et fut couronné bacheliers es-arts. Aussitôt il entra à l'Université-Laval où il suivit les cours de l'Ecole de Médecine pendant plus d'un an. Il s'y fit remarquer par son aptitude, sa soumission et son amour

pour le travail. Il eut la cruelle infortune de perdre en quelques mois [1857] sa mère et son père; ces deux malheurs qui le frappaient coup sur coup lui firent prendre la résolution d'embrasser la carrière ecclésiastique, mais les chagrins et un travail constant et laborieux affaiblirent sa santé au point qu'il dût renoncer aux études théologiques.

En 1859 il entra à la rédaction du «*Journal of Education*» au département du Surintendant de l'Instruction Publique, alors dirigé par l'Honorable P. O. Chauveau; il y était encore quand Castelfidardo eut lieu.

Cette épopée renouvelée des Croisades alluma en son cœur le feu du dévouement qui l'embrasait. Un canadien M. Testard de Montigny l'avait déjà devancé, quand au mois de mai, il écrivit à son Vénérable oncle, Mgr. Horan, de Kingston, sa ferme détermination de partir pour Rome. La bénédiction de son projet ne tarda pas à venir avec la permission de partir. Il arriva à Rome et le 31 Juillet 1861, endossa dès ce moment l'uniforme qui lui devait un jour servir de glorieux linceul. Sa conduite au Régiment fut celle d'un vrai soldat; attaché à sa foi comme le sont les fils d'Erin, jamais il ne broncha hors d'une conduite sévère et dont le mot d'ordre était dévouement et discipline. En 1866, il fut promu sergent lors d'une affaire de brigands dont le succès lui fut dû en grande partie. La campagne de 1867, campagne sérieuse s'il en fût pour la petite armée du St. Père, fut pour notre regretté camarade un époque de réjouissance. Après tant d'années endurées de garnisons monotones, de marches et de contremarches, il avait enfin l'occasion de rassasier sa faim de dévouement, de courage à toute épreuve. Sévère, discipliné, le regard mélancolique et rempli de loyauté, de franchise et de cette brusquerie militaire qui venait de l'esprit du devoir, il se faisait obéir, respecter et aimer de ses soldats. L'ami qui écrit ces lignes, se rappellera toujours que même dans les discussions qu'il soutenait, personne n'a jamais pu surprendre chez lui la moindre arrière pensée, ce qu'il disait, et il avait une certaine manière de dire, était d'un ton convaincu, loyal, franc et honnête, en lui donnant la main, certes on se disait tenir la main d'un honnête et loyal soldat.

Homme essentiellement du devoir, et le devoir envers l'Eglise faisait partie de sa religion, il fit son devoir en 1867 et Mantano

le vit à l'avant-garde, au premier rang sur la ligne de bataille. Près d'un chemin creux, il conduisait sa section et devait la faire traverser sous une pluie de balles ; un à un, deux à deux, il fait traverser ses hommes en faisant lui-même le coup de feu. Un instant, il s'arrête pour charger sa carabine, le bras droit en l'air au moment où il ramène la charge à fond, son bras droit tombe, une balle l'avait traversé. Un cri de joie s'échappe de sa poitrine, *en avant mes enfants*, il croyait être blessé à mort, la douleur lui avait donné cet espoir. Et comme il le disait plus tard : *être venu si près du but et l'avoir manqué, et, ajoutait-il, ne pas être enterré dans les catacombes. Ce mot dépeint notre camarade.*

La blessure n'avait rien de grave, quinze jours à l'hôpital et il entra dans la délicieuse convalescence du soldat blessé au service du Pape. Porté à l'ordre du jour du Régiment, il recevait quelques mois après, la croix de Pie IX que lui attachait sur sa vaillante poitrine, le général Kanzler, le Lamoricière de la revanche de Castellidardo. Nommé (mai 1868) sous-lieutenant au mérite, il recevait comme témoignage d'estime de ses compatriotes que sa vaillance avait appelé à Rome son sabre de service sur la lame duquel était gravé : *au sous-lieutenant Murray, Chevalier de Pie IX, premier officier canadien, ses compatriotes.* Ce sabre rentré au fourreau le 20 Sept. 1870, ne devait en être tiré que pour la cause espagnole de Don Carlos. La mort seule lui a arraché cet arme que nous sommes fiers d'avoir vu au service de cette cause catholique.

La date fatale du 20 Sept. le força à rentrer au Canada où il continua à entretenir le feu sacré qui le dévorait. Malgré une maladie cruelle qui le força à subir une opération qu'il supporta avec son calme et son sang-froid ordinaire, il se tenait toujours au courant des nouvelles de la Cause. Un journal américain dont le rédacteur déplore aujourd'hui la perte de son ami, fut le nouveau champ de son dévouement aux idées catholiques. Ce fut notre camarade qui le premier lança dans l'opinion catholiques des Etats Unis le projet d'un pèlerinage américain à Rome. Plusieurs lettres à cet effet, reveillèrent l'attention publique et maintenant on peut dire que son idée est rendue pratique d'une manière inattendue puisque, disait-il, si vingt ou trente pèlerins partent, le bien que ce pèlerinage fera pour l'avancement de la foi en Amérique sera immense. Ces pèlerins pourront maintenant ajouter une étape de plus à leur pieux voyage ; en passant à Manrèse, ils pourront prier sur la tombe de celui qui les poussa dans leur religieuse idée.

La cause Carliste avait toujours souri à notre vétéran du dévouement, la victoire des Carlistes hâterait les victoires de l'Eglise. Un roi catholique ne replacerait-il pas en effet Pie IX en possession des biens qu'on lui a volés. Quelques semaines de réflexion l'en convainquirent et le 2 d'Août 1873, il disait adieu à ses amis à bord du steamer le "Spain" en partance pour l'Europe. Avait-il un pressentiment quand il leur disait : Adios, nous serons heureux quand la prochaine fois nous nous reverrons et ceux que nous manquons seront aussi là.

Le 12, il arrivait à Liverpool, passait deux jours à Londres afin de serrer la main à nos camarades de la ligue St. Sébastien, et le 15, jour de l'Assomption, partait pour l'Espagne.

L'armée Carliste de la Catalogne commandée par Don Alfonso, notre royal camarade aux Zouaves Pontificaux à Rome, avait un attrait particulier pour Murray. Ce « Stonewall » pontifical, comme l'appellait un journal américain, n'eut aucune peine à se faire admettre. Le Régiment d'anciens Zouaves Pontificaux

qui était confié au Prince et qui lui servait de garde, compta Murray comme Sous-Lieutenant.

Engagé dans toutes les affaires où son Régiment fut appelé à combattre, il se distingua particulièrement et s'assura bien vite la confiance de ses chefs. A la prise de Vich, dont nous donnons le compte rendu écrit par lui-même au « Freeman de New-York » il fit des prodiges de valeur qui lui méritèrent d'être porté à l'ordre du jour de l'armée et le grade de Capitaine. Quelques jours après, il devait tomber dans le glorieux lincoël du soldat, la poussière du combat, l'odeur de la poudre et la victoire de son drapeau.

L'attaque de Manrèse et sa prise est ainsi raconté par le correspondant du Times de Londres, que nous traduisons pour le Bulletin.

Suria, 6 février.

L'attaque de Manrèse par les carlistes commença avant-hier, à neuf heures du soir, et dura quinze heures. Les royalistes prirent toute la ville, excepté la cathédrale, où les républicains se soutinrent jusqu'à l'arrivée des colonnes envoyées à leurs secours.

Le jour qui précéda l'attaque, Tristany, qui commande en l'absence du Prince Alphonse, frère de Don Carlos, se porta à Avinó avec deux bataillons de guides et deux escadrons de cavalerie. Avinó est une petite ville de 1500 habitants, à l'aspect antique ; c'est le lieu d'où Tristany prend son titre de comte, ayant gagné sous ses murs, dans la précédente guerre Carliste, une victoire semblable aux succès de Saballs à Alpens. Le 5 de ce mois, à huit heures du matin, des ordres ayant été préalablement donnés pour concentrer toutes les forces royales de la Province de Barcelone, nous nous mîmes en marche dans la direction de Manrèse, faisant une halte d'une heure à Cellent, pour dîner. Nous passâmes par San Pèdor et nous traversâmes la grande route qui conduit de Solsona à Manrèse. Cela fait, dans le but de tromper l'ennemi, nous marchâmes dans la direction de la première de ces deux villes, qui se trouve à une heure de distance de Suria. Nous étions à la tombée de la nuit et nous avions été rejoints par les Zouaves du Prince ; le bataillon de Miret, les forces de Cans, le bataillon de Gálceron et un canon, la colonne entière comptant environ 3500 hommes.

On récita le chapelet, et l'aumônier du quartier-général ayant prononcé la formule de l'absolution, il devint évident que l'on se préparait à une lutte à outrance. A sept heures nous commençâmes à marcher dans la direction de Manrèse, les zouaves et le bataillon de Miret formant l'avant-garde de la colonne.

Outre la cathédrale, l'église et le couvent du Carmen et l'église de St. Dominique, bâtiments de structure massive, soigneusement fortifiés et préparés pour la défense, les fortifications de Manrèse consistent en une haute muraille de pierre entourant la ville. Dans les lignes de rues qui se prolongent au-delors de cette enceinte, et dans tous les endroits où les maisons elles-mêmes font partie de la ligne de fortifications, les portes et les fenêtres étaient murées. Aux angles des rues, des tours avaient été construites de manière à couvrir, par un feu d'infanterie, toute la ligne au-delà des murailles.

A neuf heures les zouaves et le bataillon de Miret avaient pris possession de plusieurs grands bâtiments faisant face aux fortifications et cela avait été exécuté si secrètement que la présence des Carlistes fut ignorée dans la ville jusqu'au moment où les échelles d'assaut des Zouaves furent placées contre les murs. A ce moment une fusillade terrible commença à l'extrémité de la

— rue, où nous étions postés pendant que les hommes de Miret engageaient le combat contre l'autre tour du côté opposé. Cependant on était bien près d'entrer dans la ville et, dans l'espace de quelques minutes, un pan de la muraille était abattu et plusieurs maisons étaient occupées, à l'intérieur des fortifications. Alors le feu des deux extrémités de la rue fut dirigé sur la brèche qui nous livrait l'entrée de la ville et environ 200 zouaves eurent à soutenir le combat sous cette grêle de balles. Ils furent suivis par les bataillons des Guides. La fusillade devint générale, l'occupation, de chaque rue et presque de chaque maison étant chaudement disputée.

Pendant la nuit, la garnison proposée à la défense d'une des églises s'échappa de la ville, et l'église avec le couvent du Carmen furent pris le lendemain matin, une partie de leur garnison ayant aussi réussi à s'échapper. A midi, ayant appris l'approche de deux colonnes républicaines venant de Barcelone avec six canons, les Carlistes, après avoir détruit les fortifications, évacuèrent Manrèse et se dirigèrent vers Suria où ils arrivèrent le même soir.

Voici le résultat du combat tel que l'établit le rapport de Tristany :—La perte, de la part des Carlistes est de dix-huit tués et quarante-neuf blessés, et du côté des républicains, il y a eu quatre vingt dix tués et 150 blessés ; 1000 fusils, cinquante prisonniers et une pièce de 24 furent pris par les Carlistes. Des divers corps formant la colonne d'assaut, celui des zouaves fut le plus éprouvé. Il a perdu 17 hommes tant tués que blessés. Parmi ces derniers le capitaine Murray, ancien officier aux zouaves Pontificaux, qui fut mortellement blessé à la poitrine et mourut ici ce matin.

Au moment où je ferme cette lettre, on rapporte que les forces républicaines arrivées hier à Manrèse ont quitté la ville, emmenant le reste de la garnison.

Un brave est tombé, au sein de la victoire qu'il a achetée au prix de son sang.

Murray était un gentilhomme chevaleresque, un brave soldat et un fervent chrétien. Puisse Dieu permettre que son sang n'ait pas été versé en vain, que la Catholique Espagne le boive pour fertiliser cette terre que la chancère de la Révolution a entamé ; que ses fils, ses vrais fils surgissent de terre comme la bonne semence arrosée par ce sang généreux d'un généreux étranger ! Que Don Carlos assis sur le trône de ses pères tourne ses regards vers le Roi, Père de la Chrétienté, dépossédé de son trône ; qu'un appel partant de deux rois chrétiens, de deux royaumes catholiques, parvienne un jour aux enfants de ce Père malheureux et prisonnier ; qu'enfin les deux bannières de France et d'Espagne flottent un jour côte à côte sur le Fort St. Ange depuis Terracine jusqu'à Bologne ! En ce temps là, Murray, tu n'auras pas versé ton sang canadien en vain ; tes compatriotes auront compris ton noble sacrifice, leur seul chagrin sera de ne pas le verser en ta noble compagnie, mais ainsi que tu l'as dit :

We will be happy next time we meet
And those we know will be there too.

Adios ! Repose en paix !

ACTES OFFICIELS

EXTRAITS DU PROCÈS VERRAL DE LA SÉANCE DU BUREAU DE RÉGIE DE L'UNION-ALLET, TENUE A MONTRÉAL
LE 13 MARS 1874.

LES résolutions suivantes furent adoptées à l'unanimité :

Proposé par M. A. Prendergast, secondé par M. L. Prévost ;

Le Bureau de Régie de l'Union-Allet ayant eu communication de la mort héroïque d'un de ses anciens officiers, M. Hugh Murray, Chevalier de Pie IX, sous-lieutenant aux Zouaves Pontificaux Romains, Capitaine aux Zouaves Pontificaux attachés au service de Sa Majesté Catholique Charles VII, tué à l'ennemi à l'assaut de Manreze.

Que ce Bureau, au nom de la Société des Zouaves Pontificaux du Canada, rend foi et hommage à ce glorieux soldat de Pie IX, martyr de son devoir et de son dévouement à la cause Catholique en Espagne.

Proposé par M. G. A. Drolet, secondé par M. N. Renaud.

Que les Zouaves Pontificaux Canadiens, pour perpétuer le souvenir glorieux de leur bien-aimé et brave commandant, le regretté Hugh Murray, Capitaine dans les armées catholiques de Sa Majesté Charles VII, Roi d'Espagne, ancien sous-Lieutenant aux Zouaves Pontificaux, mort sous les murs de Manreze, décide d'ajouter, dans tous les registres de l'Union-Allet, à la suite de son nom, « mort au champ d'honneur » ; qu'à chaque appel qui sera fait des anciens Zouaves Pontificaux Canadiens, le plus ancien sous-officier du corps, sorte des rangs et réponde, en faisant le salut militaire, à l'appel qui sera fait du nom de Hugh Murray, chevalier de Pie IX, « Mort au champ d'honneur. »

Proposé par M. H. Lefebvre, secondé par M. A. Plamondon : la mort de ce vieux soldat de la Papauté, qui a rendu témoignage par l'effusion de son sang, à la foi qu'il professait et à la cause catholique qu'il défendait, ne pouvant pousser ses camarades qu'à un plus grand dévouement à l'Église et à toutes les causes catholiques qui ne font qu'une avec elle ;

Que toutes les Vice-Présidences Locales soient notifiées de cette mort héroïque et qu'elles soient priées de lui rendre hommage de la manière qu'elles jugeront la plus propre à développer parmi elles ce sentiment de dévouement et d'abnégation dont notre compatriote s'est montré un si glorieux modèle.

Proposé par M. l'Abbé Dufresne, Aumônier de l'Union-Allet, secondé par M. Varin :

Le Capitaine Murray étant mort sous les murs de Manreze, en conduisant les Zouaves de Don Carlos à l'assaut, avec l'épée de bataille que les Zouaves Canadiens, ses compatriotes, lui avaient présentée sous les murs de Rome ;

Et vu la communauté d'idées qui règne entre les deux causes que le Chevalier Murray a défendues au prix de son sang à Mantana et au prix de sa vie en Espagne ;

Qu'un Libéra Solennel soit chanté dans une église de Montréal, pour le repos de l'âme de ce regretté soldat de l'Église et de la Légimité.

Proposé par Mr. J. C. Champagne, secondé par Mr. N. Archambault :

Que les Zouaves Pontificaux Canadiens, en considération des mérites de leur ami et des regrets qu'ils ressentent de sa mort, portent le deuil pendant un mois, et que vingt-cinq (25) messes basses soient acquittées, pour le repos de son âme, par la Caisse de l'Union-Allet.

Proposé par M. V. Hudon Beau lieu, secondé par M. J. P. Marion,

L'Union-Allet, dans la perte d'un de ses frères, appréciant aussi la douleur de la famille du glorieux défunt, et voulant rendre publique l'expression de son deuil et de sa tristesse, décide :

1°. Que le Bureau de Régie de l'Union-Allet, au nom de tous les Zouaves Pontificaux du Canada, transmette à cette famille désolée l'expression vive de sa sincère condoléance en cette occasion.

2°. Que ces motions soient insérées dans les journaux quotidiens de cette ville (Français et Anglais).

3°. Qu'une copie de ces résolutions soit envoyée à la famille du regretté défunt.

Le Vice-Président de l'Union Allet.

A. LA ROCQUE.

Chev. Pie IX.

Le Secrétaire, }
N. RENAUD. }

Montréal, ce 13 Mars 1874.

A la séance du Bureau de Régie tenue le 27 de ce mois il a été résolu à l'unanimité :

L'Union Allet des Zouaves Pontificaux du Canada désire remercier publiquement toutes les personnes qui ont bien voulu coopérer de près ou de loin à la cérémonie funèbre du 23 Mars.

Le Bureau se fait un devoir d'offrir publiquement des remerciements : aux R. R. P. P. Jésuites; aux deux prédicateurs de la circonstance, le R. P. Hammond S. J. et M. l'abbé Lonergan, Curé d'Hochelega; à M. l'abbé Lapierre, Curé de St. Henri des Tanneries; aux Révérendes Sœurs de la Providence; au Colonel Jos. Baudry, des Mont-Royaux; à M. J. A. Boucher, Directeur du Chœur du Gesù; au Chœur du Gesù; aux artistes et amateurs qui ont prêté leur bienveillant concours; à messieurs du Commerce qui ont bien voulu prêter quelques centaines de pièces de tentures pour la décoration du Gesù et dont les noms suivent :

MM. F. H. Guerin, 201 Notre-Dame; Edm. Turgeon, 450 Notre-Dame; R. Thibaudeau, Généreux & Cie, 332 St. Paul; P. M. Galarncau; 350 St. Paul; Larue & Guérin, 222 St. Paul; Francœur & Giroux, 7 St. Laurent; T. Lamarre, 217 St. Laurent J. A. Tessier, 221 St. Laurent; Plessis dit Bélair 233 St. Laurent; F. X. Lecavalier, 293 St. Laurent; R. Gohier, 295 St. Laurent.

Une copie du présent numéro sera adressé à chacune des personnes nommées ci-dessus. Le Secrétaire est chargé de cette expédition.

ALF. LA ROCQUE

V. Président.

Le Secrétaire,
NAP. RENAUD.

Cérémonies funèbres pour le repos de l'âme du Lieut. Hugh Murray.

—
QUÉBEC.

LE 16 mars, la Section de l'Union Allet à Québec, a fait chanter un service solennel pour le repos de l'âme de leur noble et généreux Camarade, à l'Eglise St. Patrice. M. l'Abbé A. Bégin officiait ayant pour diacre et sous-diacres M. M. Audet et Collot.

L'absoute fut donnée par M. le G. Vicair Hamel Sup. et Recteur de l'Université-Laval.

Etaient présents au chœur; M. l'Abbé Maguire, parent du défunt; M. McGauran chapelain de St. Patrice, M. l'Abbé Hamel, Supérieur du Séminaire; M. l'Abbé P. Lagacé, Principal de l'École Normale; M. l'Abbé Laliberté, Aumônier de l'Archevêché et de la Section de l'U-A. de Québec; M. M. les Abbés L. Morin, A. Hamelin, Bonneau et N. Lagacé.

Parmi le nombreux concours de fidèles et d'amis l'on distinguait l'Honorable P. O. Chauveau, MM. Muir et Vincellets, Chevaliers dans les ordres du St. Siège.

Les Zouaves du District assistaient en grand nombre.

—
MONTRÉAL.

LE Bureau de Régie de l'Union-Allet, au nom de toute la Société, a fait chanter un *Libéra* solennel, le 23 Mars au soir, au Gesù, pour le repos de l'âme du Chevalier Hugh Murray, tombé devant Manrèse, Espagne, en combattant sous les drapeaux de don Carlos.

Le vaste temple des R.R. P.P. Jésuites était tellement encombré que des centaines de personnes n'ont pu y avoir accès. Au milieu de cette foule recueillie, qui était venue prier pour le repos de l'âme d'un compatriote tombé au champ d'honneur, on remarquait, dans le chœur, Leurs Grandsseurs les Evêques de Montréal et de Birtha, MM. Les Chanoines Moreau, Dufresne, Hicks, et plusieurs membres de la Compagnie de Jésus: dans la nef, l'Hon. P. J. O. Chauveau; l'Hon. F. X. A. Trudel, Sénateur; MM. S. Rivard et A. LaRoque, Chevaliers de Pie IX; M. le Shérif Leblanc; MM. A. LaRoque, Sen; R. Bellemare, Chs. Schiller, ancien membres du Comité des Zouaves Pontificaux; MM. Dansereau et de Celle, de *La Minerve*; M. Alph. Desjardins, chev. de Pie IX, du *Nouveau Monde*; M. O. Dunn de *l'Opinion Publique*.

L'Eglise avait revêtu ses ornements de deuil. Tous les autels étaient voilés et la voûte était ornée de banderoles noires, jaunes et blanches. Le maître autel était illuminé à *giorno*. Sur le catafalque, élevé près de la balustrade et entouré d'une garde d'honneur de seize Zouaves commandés par le major Prendergast, on remarquait la tenue d'officier de l'armée Pontificale.

L'orgue au milieu d'un respectueux silence, faisait entendre des sons graves et mélancoliques.

Ces tentures de deuil étalées de toutes parts, cette affluence de citoyens, ces Zouaves qui venaient prier pour un camarade mort les armes à la main, tout contribuait à la solennité de l'office religieux.

Le Rev. Père Hammond prononça le sermon de circonstance.

Il avait à parler d'un zouave pontifical tué sur le champ de bataille, et il ne pouvait mieux faire que d'entretenir son auditoire des évènements auxquels ce soldat a pris part.

Voici le texte du sermon du Rev. Père Hammond :

... Nunc confortata est superbia,
et castigatio et tempus ever-
sionis, et ira indignationis.

Nunc ergo, o filii, emulatores
estote legis, et date animas
vestras pro testamento pa-
trum vestrorum

(Mach. L. I. ch. II. 49, 50)

Le règne de l'orgueil s'est affer-
mi; voici un temps de châti-
ment et de ruine, d'indigna-
tion et de colère.

Soyez donc, maintenant, mes
fils, de vrais zéloteurs de la
loi, et donnez vos vies pour
l'alliance de vos Pères.

Messeigneurs,

Messieurs les membres de l'*Union-Allet*,

Mes Frères,

Ces paroles du Père des Machabées exhortant ses fils à conti-
nuer la guerre sainte contre les ennemis de Dieu est un exposé
fidèle de la vie du capitaine Hugh Murray dont nous honorons
aujourd'hui la mémoire glorieuse. Il garda la foi de ses pères,
il défendit la cause de l'Eglise. Il mit sa jeunesse, son avenir,
toutes ses espérances temporelles au service de Dieu et de son
Vicaire. Pour leur cause et pour eux il reçut la mort sur les
champs de bataille de la catholique Espagne.

Ce sont là des enseignements salutaires; ce sont là des sacri-
fices précieux qui pèsent d'un grand poids dans la balance divine
et opèrent la réconciliation du ciel avec la terre coupable.

Une voix plus autorisée que la mienne, la voix d'un compa-
triotte, d'un ami du capitaine Murray, fera connaître plus en
détail la belle vie de ce héros chrétien. Pour moi mes Frères,
je me bornerai à envisager les principaux caractères de cette
croisade du XIXe siècle et les résultats qu'elle a produits dans
le monde chrétien.

En louant cette cause catholique, en exaltant ce dévouement
des Zouaves Pontificaux, je louerai et j'exalterai en même temps
celui qui en fut, jusqu'à la mort, un des plus fermes appuis et
l'un des champions les plus vaillants.

Messieurs, il y a dix ans, une terrible persécution se préparait
contre l'Eglise. Depuis longtemps l'enfer organisait toutes ses
forces pour frapper un coup décisif. Les sociétés secrètes, la
presse impie et hérétique, l'enseignement matérialisé et irréli-
gieux s'étaient coalisés pour le grand combat. Le libéralisme
avait affaibli la vigueur des caractères, les chrétiens étaient
ensevelis dans un brouillard de plus en plus intense. Mais Dieu
veillait sur l'Eglise. Pour résister à ses assauts et rendre une
vie nouvelle aux peuples chrétiens, il allait employer un moyen
simple, mais puissant comme sont tous les moyens divins.

En 1890, la lutte commença. Les digues qui contenaient les
flots furent rompues, sur l'ordre d'un homme qui commandait
alors à la France, mais que certes la vraie France n'accepta pas
et ne suivit pas dans ses desseins.

Bientôt la révolution fit entendre un cri sinistre. Les trônes
s'écroulent, les rois et les princes partent pour l'exil et les bandes
révolutionnaires envahissent le patrimoine de l'Eglise, en poussant
des cris de destruction et de mort.

En face de ces violations audacieuses du droit des gens, les
gouvernements gardent le silence, l'hérésie et l'impiété applau-
dissent aux faits accomplis et encouragent les envahisseurs à

oser davantage. Les catholiques pleurent, se lamentent et
cherchent avec inquiétude d'où pourrait venir le salut.

Ce fut alors que Pie IX eut une de ces inspirations dont le
Vicaire de Jésus-Christ semble seul posséder le secret et qui
contient en germe la régénération de l'univers chrétien tout
entier.

Abandonné des puissances de la terre, il se tourna vers les
peuples chrétiens et les appela à défendre les droits et les princi-
pes de l'Eglise.

Ce cri de détresse fut entendu; aux accents de cette grande
voix qui du haut du Vatican, faisait connaître au monde les
dangers du patrimoine de St. Pierre, les catholiques se sont émus
et leur émotion s'est bientôt répandue sur tous les points de la
terre.

La France catholique eut l'honneur de répondre la première à
cet appel du Pape et de donner à l'armée pontificale son premier
général et ses premiers soldats.

Debout, fils des anciens croisés, quittez ces vieux châteaux où
votre foi et votre caractère s'alanguissent dans l'oisiveté et l'iso-
lement. La voix du Pape vous appelle aux armes.

Debout, prenez en passant le fils de l'artisan, l'enfant de la
chaumière, et tous ensemble marchez vers Rome, Dieu vous y
réserve une glorieuse mission.

Mais ce mouvement doit être catholique. Tous les peuples
chrétiens doivent être représentés dans cette nouvelle croisade.
Aussi, voyez comme il se propage. La Belgique, la Hollande,
l'Espagne, l'Angleterre et la catholique Irlande envoient leurs
plus nobles enfants grossir cette phalange d'élite. Le cri de
détresse du Père des fidèles traverse les mers et retentit sur les
bords du St. Laurent. Pour le comprendre, il faut avoir le
cœur large et généreux, c'est-à-dire un cœur chrétien et catholique.

Ce sera, toujours, un de vos plus beaux titres de gloire,
Monseigneur, d'avoir été, dans ce nouveau monde, dans cette
nouvelle France, le premier interprète de la pensée de Pie IX.
Votre voix vénérée qui fut l'écho fidèle de la voix du Pape, se
fit entendre. Elle invitait les fils du Canada à montrer au
monde que la vieille foi catholique peut encore opérer des pro-
diges et réaliser ce qui, humainement, semblait impossible.

Vous commaisiez vos enfants, Monseigneur, et vous saviez
qu'ils étaient dignes de leur père.

O Canada, pays de foi et de dévouement chrétien, garde tou-
jours la mémoire de ce beau mouvement religieux et chevaleres-
que. Ce sera la plus belle page de ton histoire. Sur ce conti-
nent aucune autre nation, aucune autre race ne peut revendiquer
un pareil honneur.

L'on vit alors, spectacle sublime, l'on vit le pays tout entier
prêt à se lever pour répondre à l'appel de ses pasteurs et la diffi-
culté fut d'inventer des conditions pour restreindre le nombre de
ceux qui voulaient aller mettre au service du Pape leur fortune
et leur vie.

Le soldat chrétien dont nous honorons ce soir la mémoire eut
la gloire d'être le premier à répondre à cet appel. Le premier,
il saisit d'une main vaillante, le drapeau du Canada catholique
et le déploya aux pieds du rocher de St. Pierre.

D'autres le suivirent bientôt et la mère-patrie, la France
catholique et religieuse tressaillit d'enthousiasme en voyant passer
ces fiers et nobles enfants d'au-delà des mers, en route pour la
Cité Eternelle.

Eh! bien, MM., permettez-moi de vous le demander? Qu'a-
vez-vous fait à Rome? Quelle fut la mission de cette armée
pontificale pendant 10 ans qu'elle monta la garde aux portes du

Vatican ? Sans doute, votre premier devoir fut de refouler ces hordes sauvages qui voulaient se précipiter sur la ville sainte du Pape, et son territoire. Vous l'avez fait noblement, et je ne veux pas rappeler ici ce que tout le monde connaît, vos exploits militaires, vos combats et vos victoires.

Tout le Canada sait la part brillante que ses enfants prirent aux glorieuses batailles de Monte-Libretti, de Mentana et de la porte Pia et la Patrie se sentit grandement honorée quand Pie IX attachait la croix des braves sur la poitrine de plusieurs héros canadiens et leur décerna des lettres de noblesse qui valent les plus beaux titres de la terre. Mais je veux envisager un autre caractère de votre mission, caractère plus brillant encore et plus important dans ses résultats que vos exploits militaires.

L'armée pontificale fut la plus éloquente prédication de l'Eglise en ce siècle, elle fut l'instrument le plus actif du renouvellement religieux qui allaient s'opérer dans le monde catholique, elle fut le moyen providentiel choisi par Dieu pour instruire les peuples et donner même des leçons aux rois.

L'armée du Pape fut une affirmation des principes, des droits de la Constitution divine de l'Eglise. Elle affirma, selon les éloquents paroles de Mgr. d'Orléans, ces grandes vérités que l'humanité ne peut laisser oublier ou proscrire sans que tout se trouble sur la terre. Elle affirma que la force ne constitue pas le droit, que le succès ne justifie rien, qu'il y a une vertu dans le dévouement, une fécondité dans le sacrifice, une force dans l'honneur, que la foi, la conscience, l'âme sont des choses plus précieuses que la vie, puisqu'on donne sa vie pour elles, que Dieu a mis dans l'homme quelque chose de divin et d'immortel puisqu'il l'a fait capable de trouver du bonheur, même dans la mort.

L'armée pontificale fut une démonstration vivante de ces grands principes que Pie IX a proclamés récemment dans son immortel Syllabus.

Voilà les leçons que donnèrent au monde les soldats du Pape. Aussi quelle révolution salutaire s'opéra dans l'univers chrétien ! Partout les catholiques secouèrent la torpeur qui les tuait et se levèrent pour défendre leur foi et protester contre les attaques de leurs ennemis. Le libéralisme, c'est-à-dire le système d'accommodement impossible entre l'erreur et la vérité, de concessions sans dignité au monde et à la révolution, se sentit blessé à mort, par la conduite de ces jeunes gens qui affirmaient carrément les principes catholiques et repoussaient toute transaction qui eût pu affaiblir la vigueur de la foi de leurs ancêtres.

Les sacrifices héroïques de Castelfidardo, de Monte-Libretti, de Mentana et de la Porta Pia retentissent comme des coups de tonnerre dans l'univers entiers.

Ils réveillèrent au fond des cœurs la fibre des sentiments chevaleresques et chrétiens. Partout l'on vit des catholiques retrouver la force de l'affirmation, le courage de leurs convictions, partout on les vit arborer fièrement leur drapeau, le drapeau de l'Eglise, partout on les entendit répéter avec les Zouaves le vieux cri des Machabées.

« Nous obéirons aux lois de nos pères. Que Dieu vous soit en aide ! Il ne nous est pas utile d'abolir la loi et les prescriptions de Dieu. »

Calculez, si vous le pouvez, l'impulsion vers le bien que cet héroïsme donna à des milliers d'âmes nobles et ardentes. Dites-moi les leçons que ce sang des martyrs enseigna aux catholiques du monde entier.

Comptez le nombre de femmes généreuses, de ces femmes chrétiennes qui apprenant la mort d'un mari, d'un frère ou d'un ami, à l'exemple de la marquise de Pimodan, prirent dans leurs bras

leurs petits enfants et les offrirent avec enthousiasme à Dieu en s'écriant :

Et toi aussi mon fils, tu sera soldat du Pape, soldat de Dieu !

En face de ce réveil de l'esprit catholique, l'enfer poussa des hurlements de rage. Toutes ses puissances se coalisèrent pour l'étouffer. La presse impie et hérétique, la tribune parlementaire, s'unirent pour insulter, baffouer, calomnier, couvrir de boue cette armée de chrétiens. Les soldats de l'Eglise reçurent ces injures comme ils recevaient les balles des révolutionnaires, sans sourciller, sans céder un pouce de terrain.

A ces sommations réitérées de cesser la lutte et d'abandonner leurs postes, il firent la noble réponse de ces zouaves irlandais entourés par des milliers d'ennemis qui leur criaient de se rendre : « Va dire à ton maître que nous tenons cette position, pour Dieu et le Pape. Les soldats du Pape sont prêts à mourir, mais non pas à se rendre. »

Et quand la nuit se fit plus épaisse sur l'Italie et sur la France, quand à la faveur des ténèbres, l'homme du mal entra dans la ville des Papes et força le successeur de Pierre à demeurer prisonnier au Vatican, la mission de l'armée pontificale fut-elle finie ? Non, M. M., elle devait se continuer et je dirai même qu'à partir de ce moment elle prit une importance encore plus grande, une influence encore plus catholique que par le passé.

N'est-ce pas là, la mission que vous confia l'auguste Pie IX, quand sur le seuil du Vatican, il vous fit ses derniers adieux et vous donna une dernière bénédiction.

Retrempés dans leur foi au contact de la Papauté, réchauffés dans leur charité par les grands œuvres de l'Eglise, sanctifiés par les bénédictions et les larmes de leur auguste Père, ils allaient retourner dans leur pays, pour y réveiller partout le patriotisme chrétien, soutenir ce qui chancelle, relever ce qui tombe en ruine et former le plus ferme rempart de la Religion contre les flots envahissants de la révolution et de l'impiété.

Il vous redit les paroles de Jésus Christ à ses apôtres quand il les envoya à la conquête du monde : Allez donc enseigner toutes les nations, montrez-leur ce que doit être un chrétien. Allez combattre pour la bonne cause et soyez, vous aussi, les apôtres de Jésus-Christ.

Voyez les soldats du Pape à l'œuvre. Les zouaves français rentrent dans leur patrie alors qu'elle est plongée dans des douleurs inouïes. Ils prennent aussitôt la place qu'on leur offrait, la première en face du danger. L'image du Sacré-Cœur sur la poitrine, le rosaire de Marie enroulé autour de leur bras, ils marchent sans peur contre les masses ennemies.

Ils se battent en géants et meurent en héros chrétiens. Mais l'étendard des zouaves du Pape, l'étendard du Sacré-Cœur, la vraie bannière de la France catholique sauvera dans ses plis sanglants l'honneur et la gloire du pays, tandis que le drapeau révolutionnaire, à l'ombre duquel on avait placé les principes anti-chrétiens, disparaît dans des hontes sans nom et des catastrophes sans pareilles dans l'histoire.

L'exemple des héros de Patay et du Mans sera la régénération de l'armée française. L'égoïsme, l'irréligion, le respect humain ont reçu là, sur ces champs de bataille des blessures mortelles, et les ennemis de notre religion, même les plus aveugles, même les plus fanatiques, n'osent plus attaquer ces héros chrétiens, ils leur donnent au moins, l'hommage du silence.

Plus tard, on vit les zouaves pontificaux à la tête de ce grand mouvement religieux qui emportait les populations vers les sanctuaires de Marie et du Sacré-Cœur. Charette et ses compagnons

d'armes vinrent, avec les dépouilles religieuses de la France, consacrer leur patrie à Jésus et jurer de vivre et de mourir pour le Pape et l'Eglise, et les principes immortels que Jésus donna au monde.

Partout les soldats du Pape furent l'âme de cette résurrection générale de l'esprit chrétien qui se fit sentir dans l'univers entier. Partout, en Canada, en Belgique, en Hollande, en Angleterre, ils ont formé ces réunions catholiques pour conserver ou rendre à l'Eglise ses droits et son indépendance.

Soutiens de la cause de l'Eglise, collaborateurs zélés de l'Eglise et du clergé, ils sont des apôtres dans le monde, des modèles pour leurs concitoyens.

Autour d'eux, autour de leur bannière, se groupent les éléments du bien, du zèle, de la vraie vie catholique.

Partout, à la tribune, dans la presse, dans leurs congrès et leurs assemblées, ils affirment les principes chrétiens, acclament les œuvres catholiques, les soutiennent de tout leur pouvoir.

D'un bout du monde à l'autre, ils se renvoient le mot d'ordre du Chef des fidèles. Leur voix unie aux voix de milliers de chrétiens entraînés par leur exemple, proteste de plus en plus énergiquement contre la violence, l'impunité, la persécution, proclame les droits immortels de l'Eglise de Dieu et annonce leur ferme résolution de les défendre au prix de leur intérêts les plus chers, au prix même de la vie.

Oui, les soldats du Pape remplissent noblement leur mission et leur bannière montre partout au peuple le chemin de l'honneur et du devoir.

Toutes les nobles causes peuvent compter sur eux. Voilà pourquoi la catholique Espagne qui lutte pour sauver sa foi et son honneur a vu les soldats du Pape aller lui offrir leur épée. C'est là dans les rangs de la catholique armée de Charles VII que le capitaine Murray a trouvé une mort héroïque.

Il est tombé sous les murs de la ville de Manrèse où il y a 300 ans un autre guerrier quittait le service du roi des Espagnes, se faisait lui aussi soldat du Pape et fondait une compagnie dont la mission est semblable à celle des zouaves; se tenir toujours inébranlablement au pied du Rocher de Pierre et recevoir toujours les premières attaques dirigées contre le Vicaire de Jésus-Christ.

Il est tombé au champ d'honneur, riche de vertus et de mérites. Sa mort est une gloire pour sa famille, pour sa patrie, pour le corps des Zouaves Pontificaux. Vous l'avez compris, MM., quand par une noble inspiration vous avez voté qu'à chaque appel qui sera fait des anciens zouaves canadiens, une voix répondra au nom de Hugh Murray: Mort au champ de l'honneur, mort au champ du dévouement, mort pour Dieu et son Eglise!

Plantez une croix sur cette tombe de guerrier chrétien! Qu'importe que ses ossements reposent dans une terre qui ne fut pas son berceau. La croix ne connaît pas de terre étrangère, la croix est de tous les pays!

Qu'à l'ombre de cette croix, glorieux symbole de sa foi, durant sa vie, gage de son repos, après sa mort, il dorme en paix aux pieds des murs de Manrèse conquis par son courage.

Quand sonnera la trompette de l'Ange du Seigneur, quand le Maître paraîtra pour récompenser ses serviteurs, alors ce fils des Croisés, cet enfant du Canada sortira glorieux de son tombeau, il paraîtra avec confiance devant son divin capitaine, il lui montrera les blessures qu'il reçut au service de son Eglise et lui dira: Je vous ai connu, aimé et servi sur la terre, j'ai défendu votre cause, j'ai combattu pour les principes que vous avez légués au

monde, j'ai sacrifié ma vie pour résister à vos ennemis, daignez m'admettre à la récompense du Ciel, car j'ai combattu le bon combat.

Rappelez-vous toujours MM., du titre glorieux que vous portez au front, gravé en caractères ineffaçables. Comme le prêtre du Seigneur trouve sa force et sa gloire dans ces paroles qu'une fois ont retenti à ses oreilles: « Tu es sacerdos in æternum. » Vous aussi, MM., vous avez reçu un sacerdoce, vous avez été consacrés dans les siècles des siècles.

De même l'Eglise vous a honorés d'un nom que vous garderez éternellement. Elle vous a nommés ses soldats, ses défenseurs, ses zouaves.

Continuez à la porter noblement pendant votre vie, cette marque glorieuse et ineffaçable. Elle formera un jour le fienron le plus brillant de votre couronne au Ciel.

Comme il devait y avoir deux sermons, l'un en français et l'autre en anglais, le Révd. M. Lonergan, curé d'Hochelega, remplaça le R. P. Hammond, et parla éloquentement des vertus du Chevalier Hugh Murray.

Quand M. l'abbé Lonergan fut descendu de la chaire, le chœur entonna le *Libera* et pendant tout le temps que dura ce morceau si bien approprié à la circonstance, le spectacle était des plus imposants. La foule semblait vivement impressionnée. Et les zouaves? que de souvenirs pour eux! Pendant que les notes lugubres du chant des morts se faisaient entendre, ces soldats de l'Eglise ont dû sans doute se reporter trois ans en arrière, à l'époque où Murray, alors lieutenant dans l'armée papale, pratiquait toutes les vertus du véritable soldat chrétien! Ils ont dû songer à toutes ces choses et dire en eux-mêmes, en pensant à leur ami le héros de Mentana et de Manrèse:

"C'était un vaillant cœur, un brave compagnon."

Il était dix heures et demie quand la foule sortit de l'Eglise.

NOTE EDITORIALE.—Nous avons reçu de Kingston la correspondance suivante. Nous la laissons en sa langue; le cœur catholique et papal qui dicte à cette jeune main de tels accents de dévouement à la cause est bien digne d'Elle. Nous ne commettrons pas l'indiscrétion du nom de notre correspondant, nous lui appliquerons seulement un noble proverbe français « *Bon sang ne peut mentir* »

KINGSTON.

Tuesday, 24th march 1874

To the Editor of *Le Bulletin de l'Union Allet*.

Dear Sir,

KNOWING that his old comrades in arms, the Zouaves of Lower-Canada, are eager to learn of anything that relates to our lamented countryman, the Chevalier Hugh Murray, I make it my duty to send you an account of the solemn « requiem » mass celebrated here this morning for the repose of his soul.

He had made his temporary home here, in Kingston, from the time he returned to Canada in 1870, till his departure for Spain in August last; and though at intervals he made lengthy visits to his relatives in Montreal and to his friends in Albany and New-York—days that are often thought of with deep affection, he looked upon Kingston as his head quarters—and the people of the city claimed him as one of them, and today showed by their presence in the crowded Cathedral that they loved Hugh Murray, the soldier of the Pope.

The soft sad tones of the tolling bell began their funereal music full an hour before the service, and seemed to flood the quiet little city with melancholy. From an early hour people came slowly wending their way to the church, with that preoccupied look and grave deportment that seemed to tell that each one felt he had lost a friend.

From different parts of Canada, the relatives of Hugh Murray, a large but scattered family, came that day together around his empty *catofalque*, ad to pray that his pure soul might be rewarded with eternal light, and made in Heaven the guardian and advocate of those whom he loved so much on earth.

The church was crowded with reverent congregation of pious catholics. In prayer for the dead their hands were joined, as with heart-felt grief those sons of Irishmen called upon God to reward with Heaven's light him who had first traced out for them the road from Canada to Rome, and taught them by his life their duty to the Vice-gerent of God on earth. Many a man was there on bended knees who never had seen him for whom he came to pray, yet it was no idle curiosity brought him thither, no love of mere sight-seeing but that deep-rooted Irish faith which teaches us « to pray for the dead. »

I have to tell you now of no *unusually* grand ceremony. The *Requiem* in Kingston had in it more of sadness than of exterior magnificence.

His Lordship the Bishop of Kingston, uncle of our lamented friend, sang the *Requiem* mass. Grief for his nephew's death had told severely on his Lordship's already impaired health and his rich clear voice, that had so often filled that cathedral with the words of blessing « *Pax vobiscum* » trembled as he sang the last prayer for his martyred nephew « *Requiescat in pace.* »

Assisting their uncle, as deacon and sub-deacon, were Hugh's two priested brothers, the Rev. Edward and Charles Murray. And down in the body of the church another brother, he who had served in Rome, another Hugh in devotion to the Church and to the Holy Father, knelt in silent prayer, and I doubt not that, when his prayer for his brother's soul was said, he asked that he might live to share in the coming struggle to restore the temporal power, to die without seeing which must have cost poor Hugh a sigh ere his life left him at Manreza.

The Solemn music with which the Catholic church clothes her orisons for the dead swept over the kneeling multitude, and, like some sweet spirit breathing consolation on the grief-stricken mourner, it seemed to soften their pent-up sorrow and give it vent in tears.

The mournful, yet marshall tones of the grand « Dead march in Saul » creeping gently at first as from a distance, gradually burst out from the organ notes in majestic peals, then sadly waded away again into tones of prayerful supplication.

Around the catafalque the Clergy gathered—and holy water was thrown upon the pall—incense rose like the prayers of the faithful and at the head of the empty bier the Reverend Charles Murray held up the Cross—for which his brother had died fighting in Spain.

At length the mass was over, and the *libera* was sung. the clergy left the Sanctuary, and one by one the people sought their homes.....But though we leave you thus, noble Murray, worthy chevalier of Pius IX, though 'mid worldly cares 'twould seem we had forgotten you, Your high Example will be to us a guiding-star, your glorious memory will be kept green in our hearts,

and, in a yet unwritten history, our children and their descendants, taught to love you as we do, brave soldier of the Church !
A Regiopolitan.

ST. HYACINTHE.

La prière des membres de l'*Union-Allet*, pour la section de St. Hyacinthe, un *Libera* solennel a été chanté vendredi soir, 26 mars, à la Cathédrale de cette ville pour le repos de l'âme du Chevalier Hugh Murray qui après avoir défendu à Rome la cause de l'Eglise, s'était rendu, pour servir avec le même dévouement, la cause de la monarchie en Espagne, où il a trouvé une mort glorieuse.

L'intérieur du temple était tendu de noir, et des banderolles aux couleurs papales partant de la voûte venaient se réunir au-dessus du catafalque érigé au milieu de la nef.

Au fond, au-dessus de l'autel, en lettres d'or se détachaient la devise « *Aime Dieu et va ton chemin* » et les mots glorieux de « *Rome,* » « *Mentana,* » « *Manrèse,* » qui résument les trois étapes de la vie du noble défunt.

MM. LaRocque et Drolet s'étaient rendus à la gracieuse invitation du Vice-Président de la section, comme délégués du Bureau Central.

La compagnie de volontaires de St. Hyacinthe, sous les armes, rehaussait, par sa présence, l'éclat de cette démonstration funèbre.

Cette attention délicate et cette marque de sympathie militaire de nos concitoyens, due à l'initiative du Capitaine Doherty, sera pour les Zouaves Canadiens du pays un beau souvenir de cette camaraderie chevaleresque, qui unit tous ceux qui savent porter le noble uniforme du soldat.

L'éloge du défunt fut prononcé par le R. P. Bernard, Dominicain, qui nous montra dans le regretté Zouave Pontifical le soldat de la religion et de la justice ayant porté le courage jusqu'à l'héroïsme.

L'orateur fit un rapide aperçu de l'histoire du pouvoir temporel des Papes, en montra la source juste, équitable et rationnelle; la grandeur de cette cause rehausse ceux qui la défendent, les rehausse jusqu'au plus noble sacrifice, jusqu'à l'héroïsme : l'application de cette thèse au Chevalier Murray fut facile à démontrer.

M. le Vicaire-Général Moreau fit l'absoute avec diacre et sous diacre. M. l'abbé Brunelle, ancien Zouave portait la croix.

Les Elèves du Collège chantèrent le *Libera*. Nous ne pouvions nous empêcher d'applaudir à leur présence. De leurs rangs sortiront peut-être un jour des défenseurs armés de l'Eglise, que ce spectacle funèbre, les paroles éloquentes du prédicateur auront émus ce soir. Cette date serait pour eux en effet une belle date de *vocation*, et quelle *vocation* ? Celle de mourir en défendant les droits sacrés de l'Eglise. Nous la leur souhaitons !

L'Eglise était remplie; quinze Zouaves, dont une dizaine en uniforme, s'étaient empressés de venir rendre les derniers honneurs à leur ancien lieutenant.

Nous espérons publier plus tard le discours du R. P. Bernard.

LA PRESSE.

LA presse canadienne a rendu, d'une manière bien catholique, l'hommage à notre camarade défunt et nous publions divers extraits qui prouvent combien M. Murray était estimé et son dévouement admiré.

Notre camarade du *Journal des Trois Rivières* publie la belle notice suivante :

Les dernières correspondances d'Espagne nous apportent la pénible nouvelle de la mort de notre compatriote, le Chevalier Murray, qui avait laissé le pays au mois de Juillet dernier pour aller combattre sous les drapeaux de Charles VII. Le vaillant chevalier est tombé glorieusement sous les murs de Manrèze, au moment où il pénétrait dans la place à la tête d'une poignée de braves.

Frappé d'une balle en pleine poitrine, il survécut néanmoins jusqu'au lendemain matin et put être transporté dans la ville qu'il venait d'emporter d'assaut au prix de sa vie.

Sa mort a été celle du véritable soldat chrétien. Avant l'attaque la colonne avait fait halte un instant pour réciter le saint rosaire et recevoir l'absolution, puis tous ces braves s'étaient portés en avant avec cet élan irrésistible qui assure la victoire.

Mourir en pareille circonstance et pour une cause aussi sainte, était une fin digne d'un soldat de Pie IX, qui avait déjà versé son sang pour l'Église sur les champs glorieux de Mentana.

On sait que pour le brave chevalier, la campagne carliste n'était qu'une étape sur la route de Rome.

Le Canada catholique doit donc s'enorgueillir d'avoir fourni un sang aussi pur à la cause de l'immortel Pontife et à celle de Charles VII, qui lui est si intimement liée ; et si nous pleurons cette perte, nous avons au moins la consolation de penser qu'elle fera germer parmi nous d'autres dévouements pour la cause sacrée de l'Église que Charles VII représente maintenant en Espagne, et qui demandera peut-être bientôt des défenseurs à Rome.

LE CANADIEN :

Mort d'un brave.

M. Hugh Murray, de Québec, lieutenant aux zouaves Pontificaux, blessé à Mentana, chevalier de Pie IX, de qui nous avons publié cet automne de si charmantes lettres sur ses pérégrinations en Espagne, dans l'armée de Don Carlos, a été tué dernièrement dans un engagement entre les Carlistes et les troupes républicaines espagnoles.

M. Murray était à sa manière un véritable croisé des temps anciens. D'une foi vive, d'une piété sincère, son âme et son courage, il avait tout voué à l'autorité légitime sur la terre, Pie IX d'abord, Charles VII ensuite.

Ce brave garçon était connu et fort estimé de la génération qui a trente ans. Il laisse parmi nous des souvenirs qui vivront autant que nous.

L'ECHO DE LEVIS :

LE *Courrier du Canada* annonce la mort de M. Hugh Murray, soldat canadien enrôlé dans l'armée de Don Carlos, et tué dans un engagement récent entre les carlistes et les républicains. M. Murray est un ancien élève du Séminaire de Québec et de l'U-

niversité-Laval. Il porta les armes 7 ans pour la cause du Souverain Pontife, assista à la bataille de Mentana, fut décoré par Pie IX et élevé au grade de Lieutenant, en récompense de son dévouement et de ses services dans l'armée pontificale. Il partit, l'an dernier, pour aller prendre du service dans l'armée de Don Carlos, et écrivait régulièrement, au *Freeman* de New-York des lettres pleines d'intérêt que le *Canadien* a traduites et publiées. Il était neveu de Mgr. Horan, Evêque de Kingston, et de Son Honneur le Juge Maguire.

LE CRUSADER, organe des Zouaves Anglais et de la Ligue St. Sébastien, formée par eux en Angleterre, publie les lignes suivantes que nous extrayons et que nous laissons en anglais :—

LIEUTENANT HUGH MURRAY.

With feelings of the deepest regret, but also with the greatest pride, we have to announce the death of Lieutenant Hugh Murray, late of the Papal Zouaves, Member of the Councils of the Union-Allet, Canada, and of the League of St. Sebastian. He fell, mortally wounded, on Friday, February, 6, in the Carlist attack on Manresa.....

When the League of St. Sebastian was founded, the name of Lieutenant Murray was, by the unanimous wish of those present, placed on the Council ; and though, from his distance from these kingdoms, he was unable to take part in its meetings, yet he always manifested the greatest interest in the progress of the League.....

On August 12, 1873, Lieutenant Murray arrived at Liverpool from Canada, and proceeded at once to London, where he remained only two nights and had interviews with Messrs. O'Clery, Kenyon, and other Leaguers ; and on August 15, the Feast of the Assumption, he left England for France, en route for Spain, to join the army of His Catholic Majesty Charles VII.

Though loyally devoted to the cause he had espoused, he never for a moment forgot that the triumph of Don Carlos was but one step towards the great end—the restoration of the rights of the Sovereign Pontiff.....

Ardently longing for this, and earnestly desiring that he might live to see the triumph, he yet knew that his life was in the hands of God, and expressed himself ready to give it up when it seemed best to Him ; and the end was to come soon, and was not unworthy of a soldier of the Pope !.....

So passes away from us another of the ever-decreasing band of Papal Zouaves—a chivalrous gentleman, a brave soldier, and a fervent Catholic. May he rest in peace !

DERNIERES LETTRES DE NOTRE CHER CAMARADE.

Nous publions avec plaisir et orgueil les dernières correspondances de M. Hugh Murray. La traduction, faite sur le texte du *Freeman*, sera, nous en sommes sûrs, lue avec intérêt. Nous les recueillons comme des amis recueillent les dernières paroles d'un ami, nous les lisons et relisons ; il nous sera facile d'y trouver partout cet amour si profond du dévouement et du sacrifice qui a fait de Murray, un vrai soldat, un vrai héros.

La narration de la prise de Vich est une page glorieuse de l'Histoire d'Espagne, elle est écrite avec la pointe d'une vaillance épée, maniée par un bras dévoué que guide un cœur loyal et généreux.

Nous y ajoutons une lettre du correspondant de Hugh à Perpignan ; nous espérons bien que l'un des vœux que cette lettre exprime sera réalisé et que l'épée du brave, *mort au champ d'honneur*, fera, un jour, l'un des plus beaux ornements d'une de nos Eglises, St. Pierre de Montréal. Vis-à-vis le St. Pierre de bronze, que nous avons promis à notre Evêque, nous pourrions accrocher cette épée ; St. Pierre n'aura pas à rougir de cette épée, portée pendant 14 ans, à son service et à celui de Son Vicaire.

L'ASSAUT DE VICH.

8, 9 et 10 janvier.

Le Chevalier Murray au *N. Y. Freeman's journal*.

Les forces carlistes sous le commandement du général Don Raphael Tristany, quittèrent Prats de Llusanes, le jeudi matin 8 janvier. Elles se montaient à trois mille hommes avec une provision de vingt munitions complètes par tête.

L'artillerie se composait d'une pièce de montagne avec soixante-quinze munitions. Dans les trois mille hommes étaient compris environ huit cents cavaliers. Le temps était beau quoique un peu froid et à l'exception d'un jour ou deux, nous n'avons pas eu de pluie depuis le mois d'octobre. La marche fut longue, et toutes les provisions que nous avions en magasin, mes amis et moi, consistaient en une croûte de pain et un morceau de fromage. La distance de Prats à Vich n'est pas de plus de cinq heures de marche, mais nous fîmes un long détour pour échapper à l'observation, ce qui demanda huit ou neuf heures de marche.

Passant par les villages d'Olost et St. Barthélemy et descendant le versant de la dernière montagne, nous entrâmes dans la vallée de Vich, au moment où les ombres de la nuit commençaient à tomber. Le crépuscule ici est bien court et nous fîmes bientôt dans l'obscurité de la nuit. Alors nous précipitâmes notre marché, plus un mot ne fut prononcé et l'éternelle cigarette ne fut plus tolérée. Vich est une ville de dix-sept mille habitants. Elle est éclairée au gaz et nous vîmes ses lumières briller dans le lointain. A huit heures, nous étions près de la ville et nous pouvions entendre de plus en plus distinctement les quarts d'heure sonner à la cloche de la ville, et la voix des sentinelles sur les remparts.

Nous restâmes inaperçus, et vers neuf heures nous avions pris nos positions, l'ennemi ignorant complètement notre présence. Vich était murillée, crénelée et possédait une garnison de deux mille hommes avec deux canons Krupp.

L'intérieur de la ville était barricadé et des bastions avaient été élevés à l'angle des rues, avec deux et trois rangs de créneaux, pour balayer les avenues. Les zouaves furent tenus en réserve et occupèrent une belle maison de campagne à huit cents mètres de la ville. A neuf heures et un quart le feu s'ouvrit ; la ville était attaquée à deux des portes principales. Le bruit de la fusillade des créneaux était terrible et d'immenses lames de feu illuminaient à chaque instant la ville attaquée. La petite pièce de montagne fut mise en œuvre et vers quatre heures du matin, les deux portes de la ville étaient en notre pouvoir. A deux reprises, pendant la nuit, la colonne d'attaque demanda du renfort ; mais le général refusa de faire avancer la réserve. A sept heures du matin, le vendredi, nous marchâmes au lieu du combat et nous entrâmes dans la ville sous une pluie d'obus et de balles, par l'une des portes démolies.

Chemin faisant, nous rencontrâmes beaucoup de blessés, portés en litière. La matinée était froide, mais claire et belle. Le Colonel Don Francisco Tristany commandait les zouaves.

Quand nous pénétrâmes dans la ville, l'ennemi avait été repoussé des remparts et refoulé vers l'ouest de la cité. Miret, Moore, Zarenas et Calceran commandaient les colonnes qui avaient donné l'assaut. La position de l'ennemi était encore très-forte, car les bastions commandaient toutes les issues ; il avait une provision de munitions qui paraissait inépuisable et leur feu ressemblait à un roulement de tonnerre non-interrompu. Les canons Krupp étaient bien fournis et habilement maniés, tandis que notre petit canon de montagne était réduit au silence, ayant dépensé toutes ses munitions. Le clairon de ma compagnie fut blessé par un éclat d'obus, dès le commencement. Lorsque nous fûmes entrés dans la ville, nous nous agenouillâmes et reçûmes l'absolution de l'Aumônier. Une fois que Don Francisco eût reconnu les lieux, nous prîmes part à l'action ; je reçus l'ordre de marcher en avant avec deux compagnies. Nous nous précipitâmes sur le lieu du combat en poussant le cri de guerre « St. Michel, Archange ! »

La rue que nous prîmes nous conduisit à la voie principale qui mène à la Rambla et qui se trouvait balayée par le feu d'un bastion (mur circulaire percé de créneaux) et celui d'un canon Krupp. Le nom de cette grand'rue est *la Gouff*. Les deux autres compagnies de Zouaves se frayèrent un chemin à travers les murs pour occuper le côté gauche de la rue. Au bas de la Gouff, les forces de Miret avaient essayé d'élever une barricade, mais n'avaient pas réussi dans cette tentative. Les bombes avaient mis en morceaux les chariots et les boîtes. Le bastion était à une distance de deux cent cinquante mètres, et le feu dirigé de ce point était comme une averse de grêle.

Ce n'était plus le sifflement des balles, mais un bruit de briques, de vitres et de tuiles brisées, broyées, qui tombaient de toutes parts.

Don Francisco Tristany m'envoya l'ordre d'agir comme je le jugerais bon, en réponse au rapport que je lui fis parvenir. Il y avait dans un espace de terrain vacant quelques pièces de bois de construction que deux hommes pouvaient soulever. A l'aide de ces matériaux nous élevâmes une barricade et réussîmes ainsi à établir nos communications avec le côté droit de la Gouff. Les deux compagnies traversèrent alors la rue et les forces de Miret purent avancer. En dépit d'un feu bien nourri et des projectiles du canon Krupp, pas un seul homme ne fut blessé. Un jeune soldat de la cinquième compagnie eut l'œil crevé, quelque temps auparavant, par un éclat de brique brisée par une grenade.

Maintenant la position devenait critique. Les maisons depuis cet endroit jusqu'à la Rambla, étaient flanquées par les casernes et se trouvaient sous le feu des troupes. J'allai reconnaître la place, de derrière la maison et vis que les balles y pleuvaient et que pas un carreau de vitre n'était resté intact. C'était à nous maintenant d'avancer. Nous marchâmes la distance de six maisons ; ici un homme fut tué raide à mon côté. Un brave camarade, sous un feu terrible, le transporta dans une maison. Ceci refroidit un peu l'élan de nos hommes et il y eut un instant d'hésitation. Comme les maisons en cet endroit faisaient un petit angle rentrant, il n'y avait pas beaucoup de dangers à courir, un espace de trente mètres seulement restant à parcourir.

L'homme dont j'ai parlé fut tué parce qu'il s'était exposé en essayant de placer une balle de coton pour protéger la colonne dans sa marche. C'était un soldat plein de bravoure et le morceau de cierge béni que j'avais sur moi fut allumé et brûlé près de son corps inanimé.

Quatre fois je descendis chercher les hommes et je les entraînai.

Alors nous nous mîmes à l'œuvre et nous établîmes des communications d'une maison à l'autre, car nous étions dans une partie de la rue où s'exposer c'était courir à une mort certaine. Des casernes, les ennemis continuaient un feu assez bien nourri sur tous les endroits où ils nous apercevaient et ils ne cessèrent pas de mettre toutes les vitres en pièces.

Nous continuâmes notre besogne sans désespérer, avec des pioches et des leviers et nous ouvrîmes des communications entre toutes les maisons jusqu'à une rue transversale conduisant à l'entrée des casernes [un grand couvent]. Nous achevâmes aussi les ouvertures pratiquées en arrière, de manière que la barricade pût être atteinte sans passer dans la rue. De la barricade, une fusillade réglée était dirigée sur le bastion. Les troupes républicaines ne cessèrent jamais cinq minutes leur feu. Un petit morceau de plomb ricochant sur la muraille blessa un des hommes de ma compagnie au front ; c'était une blessure légère. Il y avait de la charpie et des bandages dans toutes les maisons : je pensai la blessure de cet homme et l'envoyai en arrière. Notre chirurgien avait été blessé à la main dès le commencement de la journée.

Comme je me tenais debout près de la porte, Pujols qui était de l'autre côté de la rue, fut frappé d'une balle à la tempe et tomba raide mort. Nous avions diné au nombre de douze pour la fête de Noël : de ces douze, il en reste maintenant dix. Le lieutenant Mercader commandant la 2^{ème} compagnie fut aussi tué vers le même moment. Il reçut un projectile à la tête.

Tous les morts, des deux côtés, furent frappés à la tête. Il y eut un peu de confusion, vers le même temps, c'est-à-dire vers deux heures, ceci causé par l'intervention d'un autre officier d'un grade plus élevé. Il se retira avec la plus grande partie de nos hommes et je demeurai avec trois sergents et quelques hommes dans les huit maisons avancées. Les zouaves avaient été repoussés sur le côté gauche de la rue et avaient abandonné les maisons qu'ils avaient d'abord occupées près du bastion. Il était facile d'avancer de ce côté, comme on était à l'abri des feux de flanc, tandis que le côté droit de la rue était dominé et flanqué par les casernes, ou le couvent. Mais le travail fait sur cette partie n'était guère savant et l'héroïsme de Mercader n'était d'aucune valeur, pour le moment.

Il me restait à prendre patience. Les ordres précis que j'avais reçus étaient de garder la position. En arrière, auprès de la barricade, était une portion des forces de Miret. Après avoir placé des sentinelles pour avoir l'œil sur les casernes, j'envoyai un sergent à Don Francisco Tristany, et après un certain temps j'obtins le retour d'une portion de mes hommes.

L'étude de la position nous donna la conviction que rien ne pourrait être fait avant la tombée de la nuit. Comme j'avais demandé qu'un officier supérieur fut envoyé pour autoriser les mesures à prendre, le Colonel Miret arriva vers le soir. Pendant l'intervalle, les communications entre les maisons avaient été élargies et l'avance comme la retraite avaient été ainsi rendues faciles.

Miret ayant fait une reconnaissance avec moi et ayant trouvé toute chose selon son désir, donna ordre de continuer. Le feu fut mis immédiatement à la porte des casernes [qui est l'entrée d'un cloître] et en même temps les zouaves, traversant l'allée, recommencèrent, armés de leurs pioches et de leurs leviers à se frayer un chemin vers la maison faisant face au bastion. Les dames de la première maison nous apportèrent du vin et des rafraîchissements. Nous arrivâmes à la seconde maison ; mais les étages

n'ayant pas le même niveau, nous nous trouvâmes à la hauteur du plafond d'une chambre, au-dessus d'un lit ! Ce fut un saut de six pieds, avec le secours d'un bon lit de plume pour amortir la chute.

Cette maison n'était pas occupée, le propriétaire étant un républicain. Dans l'une des chambres il y avait un grand nombre d'images obscènes ; elles furent bientôt mises en pièces, et je crois qu'un dépit de tout ce que le moment pouvait avoir de critique, beaucoup d'hommes profitèrent de l'occasion, pour changer de linge, en attendant que l'ouverture de la maison voisine fut achevée !

Nous procédâmes ainsi, de maison en maison, et à 11 heures 15 minutes, nous étions dans la maison du bout de la rue et presque en face du bastion.

Les maisons de côté opposé de la Rambla [rue principale, distante de vingt cinq mètres] étaient toutes occupées par les forces de l'ennemi. Ordre fut donné de commencer le feu après que le clairon aurait sonné trois fois la charge. Les chambres de la maison furent occupées et des plastrons de literies placées devant les fenêtres. Les différents postes furent assignés aux hommes. Comme les contrevents étaient fermés et qu'un silence parfait était observé, l'ennemi, quoique sachant bien que nous n'étions pas inactifs, avait supposé que nous avions pris notre direction par les casernes, où les nôtres entraient vers la même heure, la porte ayant été brûlée. L'ennemi avait fui des casernes aux maisons du côté de la Rambla, après avoir tiré seulement quelques coups de fusil.

Au moment où les Carlistes prirent possession des casernes, leurs munitions étaient épuisées. Mes hommes n'avaient que dix cartouches par tête. Mais on trouva dans les casernes une immense quantité de munitions que l'on distribua immédiatement. Le matin de ce même jour les munitions s'étaient ainsi trouvées épuisées, mais avec un égal bonheur, on en avait trouvé une provision considérable.

Pendant tout ce temps un feu constant et bien nourri partait des bastions et un feu intermittent y répondait, de la part des Carlistes. A cinq heures du matin la charge fut sonnée et, à la troisième sonnerie, nos lumières furent éteintes, les fenêtres ouvertes et : « *Fuego ! San Miguel !* »

La petite maison, plus basse que les maisons du côté opposé, tremblait sur ses bases à chaque volée de mousqueterie qui lançait au dehors une grêle de balles, comme à chacune de celles qui nous renvoyaient une pluie de matériaux brisés et broyés, du mortier, des morceaux de verre et de tuiles. Sebastia, mon ordonnance, fut blessé à l'œil par un morceau de fer enlevé du canon de sa carabine par une balle, mais il resta au feu. Une gloire pour la république d'Andorre ! Le sergent Tercidor, un brave Catalan, eut le menton écorché par une brique frappée d'un projectile. L'obscurité était intense, mais comme les feux s'échangeaient à une si courte distance et que l'ennemi avait au moins un millier d'hommes concentrés vis-à-vis de nous, la lumière des feux précipités éclairait à chaque instant les ténèbres d'une flamme livide et bleuâtre.

Notre position n'était pas avantageuse, le côté opposé de la rue étant plus élevé et le bastion étant protégé par une maison faisant saillie. Nous ne pouvions pas diriger plus de trente fusils à la fois sur ce point. De notre barricade, la fusillade continuait toujours et l'ennemi, pendant quelques temps, envoya sur elle les projectiles du canon Krupp, mais le feu soudain et inattendu de la petite maison chassa les artilleurs et leur canon-

Nous n'en savions rien, mais, à 6 heures du matin, le lieutenant-Colonel, commandant les républicains avait ordonné de battre en retraite.

Au point du jour, je fus envoyé aux casernes et de là, je reçus ordre, d'avancer vers l'autre extrémité de la Rambla.

Pendant que je réunissais les forces nécessaires à l'exécution de cet ordre—ce qui demandait assez de temps, parce que nous avions découvert un endroit contenant plusieurs charretées de cartouches—une troupe considérable fut aperçue à une distance d'environ deux mille mètres, sur la grande route. J'envoyai immédiatement avvertir le Colonel. Personne ne connaissait, à ce moment, la retraite des républicains. En même temps, le feu cessa et on apporta l'ordre de faire, sur la ville, une charge à la bayonnette.

Nous nous élançâmes, gravissant d'abord le bastion, nous pûmes voir les traces des ravages causés par notre feu ; de là nous arrivâmes à la place de la ville et au Palais de l'Evêque où nous arrivâmes juste à temps pour nous emparer des canons, deux magnifiques Krupp, et pour couper la retraite à la cavalerie.

Le lieutenant-colonel (le colonel était malade) qui commandait les forces républicaines, fut fait prisonnier.

Au Palais épiscopal, je fus témoin oculaire d'une grande scène. Nous étions assez mêlés, les zouaves et les autres troupes ; L'artillerie était en partie sortie par une brèche de la muraille, quand nos hommes arrivèrent. Ceux-ci étaient en petit nombre, un feu à bout portant les accueillit, mais pas un d'eux ne fut touché. Alors les Carlistes, prenant leurs fusils de la main gauche et levant la main droite, leur crièrent : « Nous sommes frères » et *Cuartel, Cuartel*. Nous donnons quartier. Les clairons sonnèrent « cessez le feu » et le massacre fut fini.

Les prisonniers furent traités avec bonté et pas un mot ne leur fut dit qui pût blesser leurs sentiments. Les troupes ennemies s'étaient bien battu, quoique combattant pour une mauvaise cause ; mais les conscrits sont des esclaves et ont été vendus. Cela était bel et bon dans le temps du paganisme ; mais ne devrait plus exister dans notre ère chrétienne ; car la liberté a été conquise pour eux et achetée d'un prix infini. Les fils adoptifs de Dieu ne devraient pas être les soldats de l'Antechrist. Hélas ! quand la foi s'affaiblit, on oublie quels sont les devoirs d'un chrétien. C'est ainsi que des hommes portant le signe de la Croix servirent Espartero et attentèrent à la liberté de l'Eglise en Espagne. Fils de la Sainte Eglise Catholique, ils frappèrent l'épouse du Christ et auraient voulu la dépouiller de sa beauté. Mais d'autres de ses enfants, alors trop jeunes pour mettre leur bras au service de leurs convictions, sentirent leurs cœurs saigner à la vue de leur mère affligée et outragée. Ils ont grandi depuis, et maintenant la main du frère est levée contre son frère et le fils marche contre le Père. Malheur ! Malheur ! mais malheur à ceux qui ont provoqué ces horreurs !—Ce fut un malheur que la révolte des anges et un malheur mérité que les coups terribles dont les accabla le Séraphin Céleste. Puissances, Intelligences et Principautés furent précipitées dans les abîmes. Telle est la loi des choses. Pourtant ! Qu'étaient-ils donc ces révoltés ? Ils avaient une nature angélique, la nôtre est bien loin de cette perfection. Ils n'avaient pas de péché originel, aussi leur chute fut-elle sans excuse, tandis qu'ici-bas, tant d'hommes ont été illusionnés et trompés par l'artifice et le mensonge.

Tout était fini à neuf heures. En retournant par la Rambla je fus acclamé par plusieurs prêtres. L'un d'entre eux, aumônier de l'hôpital, me demanda avec instances d'entrer pour visiter les

soldats blessés et chasser ainsi de leur esprit l'impression sous laquelle ils étaient qu'ils seraient durement traités. Je me rendis à son invitation. L'hôpital est dirigé par des Sœurs de charité qui furent charmées de nous voir. Après avoir visité les chambres nous fûmes, Sebastia et moi, invités à prendre une bonne tasse de chocolat.

Vich n'avait jamais été pris par les Carlistes dans la guerre de sept ans. C'était une ville très-forte. Des ordres furent donnés immédiatement pour démolir les fortifications, et c'est maintenant une ville libre dans laquelle il ne reste aucun vestige des bastions, forts ou murailles.

Dans le cloître magnifique du Séminaire de Vich est la tombe et la statue de Balmès.

Maintenant venons-en au sort de l'ennemi. Le soir précédent, un drapeau parlementaire avait été envoyé avec des offres de quartier. La seule réponse fut une volée de balles. L'officier commandant les troupes se serait rendu, mais les républicains et les *cipujos* refusèrent et le forcèrent à refuser toute communication parlementaire. Cependant ceux-ci furent les premiers à battre en retraite et à se mettre en sûreté, et comme le général donna ordre de ne molester aucun citoyen, quelque fût son parti, ces misérables échappèrent au châtement de leur crime.

Il n'en fut pas de même des troupes qui avaient fui de la ville. Une colonne volante des Carlistes tomba sur elles, les tailla en pièces, et à peine une centaine de leurs hommes réussirent à gagner Barcelone, pour en conter la nouvelle. Notre perte fut de dix hommes tués sur place, parmi lesquels cinq zouaves, y compris le lieutenant Mercader, onze zouaves et trente autres soldats blessés.

La perte totale à Vich s'établit comme suit :

Carlistes : 10 morts ; 41 blessés.

Ennemi : 170 morts ; quant au nombre des blessés, je l'ignore.

Pas un homme ne fut blessé ou tué dans la maison du bout de la Gouff, faisant face à la Rambla. C'est un vrai miracle. Le feu dirigé de ce point décida de la journée, comme le lieutenant-colonel des Républicains nous en informa.

Dans cette occasion comme dans bien d'autres déjà, les Carlistes ont éprouvé la protection évidente du Ciel.

A la bataille de Porreig, l'ennemi perdit 600 hommes et les Carlistes 30. En rase campagne ceci peut s'expliquer ; mais prendre d'assaut une ville fortifiée et barricadée de cette manière, avec des pertes aussi minimes, c'est presque incroyable.

La municipalité de Vich a passé une résolution à l'effet d'ériger un monument au lieutenant Mercader des Zouaves Pontificaux. Nous avons payé le plus lourd tribut, proportionnellement au nombre que nous sommes et notre prestige est immense.

Quartier général de l'armée royale de Catalogne.

Caldas de Mombuy, 19 janvier 1874.

James A. McMaster :

Mon cher ami,

Il m'a été complètement impossible de vous écrire jusqu'à présent ; un gros rhume, aggravé par des marches continuelles et des logements ouverts à tous vents, m'a empêché de vous envoyer plus tôt un récit de la prise de Vich. Cette prise est la plus brillante et la plus importante victoire obtenue par les forces royales en Catalogne. A mon idée, Manrèse aurait dû être attaqué 24 heures après. Aucune colonne n'eût pu arriver à temps pour secourir cette ville. De là, en 48 heures, nous aurions eu Berga. Mais le général a d'autres vues. Le 14 de ce mois nous descen-

dîmes de Sabiente à Manrèse, et arrivés à une heure de marche de la ville, nous retraits sur Balserny, ayant appris qu'une colonne forte de quinze cents hommes entrain dans la ville au secours de la garnison.

Caldas, 30 janvier 1874.

Je réprends cette lettre. J'ai recouvré la voix hier seulement et encore bien incomplètement. Nous avons fait des marches et contremarches. Nous arrivâmes avant-hier à Igualada, après neuf heures de marche de San Pedro, nous nous y reposâmes hier et sommes arrivés ici aujourd'hui.

Caldas de Mombuy est situé à dix-huit milles de Barcelone. Nous prîmes les armes, mardi matin, le 19, à une heure, et partîmes pour surprendre Gabadell, grande ville à 15 milles de Barcelone. Mais juste au moment où notre colonne d'attaque allait ouvrir le feu, une colonne ennemie arriva de Barcelone. Alors nous battîmes en retraite sur Castella, y faisant une halte d'une heure, nous passâmes à Caldas et couchâmes à Casteltersal, après avoir été sur pied depuis une heure du matin jusqu'à sept heures et demie du soir. Le lendemain nous reprîmes la marche, faisant deux heures de halte à Vich et nous allâmes coucher à St. Hypolite. En route le lendemain, 22, pour St Félix de Torrello, et le vendredi, en marche de nouveau pour prendre des positions sur les montagnes au dessus de St Quirico.

L'ennemi était arrivé à Vich ; mais au lieu de donner un concert et d'éveiller les échos de ces montagnes curieuses, ils se retirèrent à Barcelone, emmenant leurs blessés et leurs malades.

Nous n'avions troublé ceux-ci en aucune façon et nous les avons laissés à l'hôpital. Nous couchâmes cette nuit à Montsqui et le 24, à Vich. Dimanche, nous eûmes une grand'messe solennelle et un Te Deum dans la magnifique cathédrale de Vich. Lundi, nous partîmes pour Moya et arrivâmes le lendemain à St. Pedron. Des marches interminables, et plus souvent un seul repas par jour !

À Manrèse, on pensait que nous allions attaquer cette ville et pendant la nuit que nous passâmes à St. Pedron, les républicains travaillèrent aux barricades. Notre marche de San Pedro à Igualada fut longue ; elle dura dix heures, à travers une chaîne de montagnes. Nous croisâmes une colonne de deux mille hommes, à environ vingt minutes de distance. Ce détachement accourait au secours de Manrèse que l'on croyait attaqué par nous. Nous étions d'un côté des hauteurs et eux de l'autre.

Igualada est une belle ville, mais elle est loin d'être aussi forte que Vich. J'ai vu la place où Wills fut tué.

La marche des choses est très-favorable à la cause carliste. Nous avons reçu aujourd'hui 80 prisonniers échangés. C'est le premier échange de prisonniers en Catalogne. On permet aussi le service régulier des chemins de fer, en vertu d'une convention faite entre Don Raphael et Juron ; mais les trains ne doivent transporter ni troupes ni munitions de guerre et l'administration doit payer une somme fixe aux carlistes.

San Pedron, 1er Février.

Nous avons quitté Calaf hier, et gagné Suria par le sentier qui court le long du sommet de la Sierra de Castelfort, après sept heures de marche. Suria est située sur la rive gauche de la Cardenes.

Aujourd'hui l'armée a assisté à la messe en plein air, et à midi nous avons laissé une partie des forces en station à San Pedron

et le quartier général en marche sur Sabiente. San Pedron est à une heure et demi de Manrèse, Sabiente à deux et demie de cette dernière ville et à trois heures d'ici.

La raison qui empêcha le Général d'avancer sur Manrèse après la prise de Vich, fut la nécessité de mettre en sûreté les munitions et les armes que nous avions prises et les prisonniers que nous avions faits. Une partie des prisonniers a été échangée. J'ai vu ceux qui viennent de Tarragona. Ils ont été très-mal traités ; les officiers et les hommes recevant, sans distinction, quelques sous seulement et un pain. Quelques-uns d'entre eux furent envoyés aux galères, et tous auraient eu le même sort si la victoire de Vich n'avait appris à nos adversaires que prompt justice serait faite si les lois de la guerre n'étaient pas observées.

Les Carlistes ont toujours traité leurs prisonniers avec bonté, tandis que les autres ont joué le rôle de barbares.

Un mot sur le nombre des étrangers qui sont ici attendant l'arrivée de Son Altesse Royale. Ils sont tous dans la même compagnie et sont au nombre de cinquante. La plupart sont d'anciens zouaves Pontificaux, c'est une belle compagnie ; Wills la commande et je lui ai été adjoint comme Lieutenant.

Les hommes ont l'ancienne carabine Minié à percussion, mais comme les autres, ils entendent bien prendre à l'ennemi ses fusils à tir rapide. En Hollande le clergé est opposé aux enrôlements pour notre armée, à cause du danger pour lui de se compromettre avec le gouvernement ; c'est, du moins, ce que l'on m'a dit.—La guerre entre La Chine et la Hollande a pris aussi presque tous les anciens zouaves pontificaux des Pays-Bas.

La presse libérale de ce pays ayant osé dire que les Zouaves Pontificaux ne pouvaient pas se battre pour leur patrie, ceux-ci se firent un point d'honneur d'aller boire le thé en Chine. Les Catholiques de Hollande sont néanmoins très-favorables à notre cause, et comme je l'ai fait remarquer précédemment, le comité de recrutement, est le même que celui qui envoyait des hommes à Rome. Le comte d'Alcantara, qui perdit son fils à Mentana est à la tête du mouvement en faveur de l'Espagne.

À cause de l'absence prolongée du Prince, et pour les raisons que j'ai indiquées plus haut il ne paraît pas qu'il doive nous arriver beaucoup plus d'hommes de ce côté. ****

Le Prince est populaire, (bien aimé est le mot juste) et son retour est ardemment désiré, particulièrement par les zouaves, car il est la tête de ce corps et notre position est plus agréable quand il est là. Actuellement nous avons beaucoup à souffrir.

*** En son absence l'organisation complète du bataillon n'est pas possible. Il y a actuellement dix officiers de zouaves et deux cent cinquante hommes, y compris les musiciens. Tous sont munis d'uniformes et c'est le corps le plus militaire de l'armée.

En outre le meilleur esprit de foi l'anime, l'amour du Saint-Père et le désir de revoir la Ville Eternelle. Tout cela est bon et, cultivé convenablement, portera beaucoup des fruits. Nous jouissons d'un grand prestige depuis la bataille de Vich ; car à la bataille de Porreig, il paraît que ceux qui avaient pris part à l'engagement n'avaient pas laissé d'eux une haute impression. Mais il faut dire que beaucoup n'avaient pas d'armes et que bon nombre de ceux qui avaient des armes n'avaient pas de munitions. Dans cette situation, les zouaves étaient les troupes les plus mal armées sur le champ de bataille. La victoire de Vich a changé tout cela, et à l'exception de la 6e Compagnie [celle de Wills] les zouaves sont maintenant les mieux équipés.

3 février.

J'envoie cette lettre par l'intermédiaire du Lieutenant Serano, qui part en visite officielle auprès du Prince, afin de savoir quelle place lui est assignée. Je ne puis encore provoquer aucun mouvement relativement à l'association St. Michel ; l'absence du Prince et l'état des choses ici m'en empêche. Si les événements continuent leur marche actuelle, le succès couronnera probablement nos efforts. *** Je vous entretiendrai plus tard de beaucoup d'autres choses ; pour le moment je ne puis pas disposer de ce qui est nécessaire pour cela, des loisirs, du temps et du repos.

St. Pédro, 4 février.

Je ferme cette lettre, ayant l'occasion de l'expédier. Nous avons quitté Cortès ce matin, après y être arrivés l'avant-veille et nous y être reposés toute la journée d'hier, à l'exception, de 4 heures d'exercice pour entretenir la souplesse des articulations !

J'ai omis beaucoup de détails intéressants. Deux membres du comité de Londres viennent d'arriver, ce sont MM. Glass et Kirkpatrick. J'ai eu le plaisir de rencontrer le premier de ces messieurs, l'autre est auprès du général Tristany, actuellement à Solierito.

Nous nous exerçons à la manœuvre. Si nous demeurons quelques temps dans ces belles régions, je pourrai vous écrire plus souvent, car ici on peut se procurer une table, une chaise, quelque chose à manger (bien peu de chose toutefois) et l'atmosphère n'y est pas trop froide.

Avec mes témoignages d'affection à tous mes amis, je suis,

HUGH MURRAY.

DEPECHE CONCERNANT LE CHEVALIER HUGH MURRAY.

Février

JAMES A. McMASTER.

Bien cher Monsieur,

J'AI la douleur de vous annoncer la mort de notre bon et très regretté Murray. Il a été l'une des victimes de la prise de Manrèse.

Dans l'attaque de cette ville, le bataillon des zouaves fut désigné comme avant-garde et sa compagnie fut la première à l'assaut. Après un combat qui ne dura pas moins de douze à quatorze heures et pendant lequel il se conduisit en héros, il fut frappé d'une balle au côté droit, au moment même où la ville venait de se rendre.

Il fut transporté à Suria, petite ville près de Manrèse, où, après vingt-quatre heures d'agonie, il rendit avec douleur son âme à Dieu, muni des sacrements de la Sainte Eglise.

Laissez-moi vous dire, monsieur, que pour ma part j'ai perdu en lui un ami que j'aimais beaucoup ; mais sa perte a été bien plus grande pour l'armée, et irréparable pour le bataillon des zouaves, car il était l'exemple de la bravoure, de l'honneur et de la vertu.

Son Altesse Royale Don Alfonso, me charge de vous exprimer les sentiments de peine dont Elle a été affectée en apprenant la mort de son ami Murray, et Elle vous demande, jusqu'à ce qu'Elle puisse le faire Elle-même, d'être, auprès des membres de

la famille du défunt, l'interprète de ses plus sincères assurances de condoléance.

Conformément aux instructions que j'ai reçues de l'ami que nous avons perdu, j'ai adressé à Son Altesse Royale la dernière lettre de change envoyée au pauvre Murray.

Que la distance qui nous sépare, mon cher Monsieur, ne nous fasse pas oublier les bonnes relations qui ont existé entre nous. Si jamais je puis vous être de quelque service, n'hésitez pas à me mettre à contribution.

Et croyez-moi, etc., etc.

A. S.

P. S. Je recevrai sous peu la malle et les autres effets de notre bon ami. Si tel est votre désir, je vous adresserai le tout ; sinon, j'en disposerai pour les pauvres.

Tout ce qui a appartenu au cher chevalier dans sa campagne d'Espagne sera trop précieux pour sa famille et ses plus intimes amis, pour qu'il soit permis de les laisser passer en d'autres mains, à moins de dispositions particulières du défunt, à ses derniers moments. Les nombreux amis qu'il a de ce côté de l'Océan feront les aumônes nécessaires pour racheter ces objets.

Nous profiterons des bons offices de notre ami résidant sur la frontière, pour nous faire envoyer tout ce qui pourra être trouvé.

Cette épée qu'il aimait d'un amour si chevaleresque et qui, un jour, fut béni par le Pape ; cette épée qui lui fut présentée par ses camarades canadiens, comme *au premier officier zouave Pontifical Canadien* ; qui sera trouvé digne de la porter ? Quand, une fois, la paix sera rendue à l'Eglise, elle devrait être suspendue dans quelque sanctuaire favori.

Un journal catholique de Londres, tout dévoué à la cause Pontificale, et parfaitement intentionné d'ailleurs contient, dans un article sur la mort de Murray, quelques appréciations que nous croyons devoir rectifier.

Nous n'avons pas le journal sous la main, en ce moment, mais il y était donné à entendre que : « Quoiqu'il eût mis son épée au service de Don Carlos, le Capt. Murray gardait cependant tout son dévouement de Zouave Pontifical. »

Ceci n'est pas l'expression vraie de la position de Hugh Murray. Il quitta l'Amérique pour l'Espagne, dans le but unique de se joindre à aux Zouaves Pontificaux, parce que là seulement se trouvent de ces zouaves *en marche sur Rome*, les armes à la main. Il fut établi de la manière la plus explicite entre Don Alfonso et lui, avant qu'il n'acceptât aucun commandement, qu'il était là uniquement comme soldat du Pape ; et qu'il lui faudrait quitter l'Espagne le jour où, en combattant ailleurs, il pourrait aider plus efficacement à la restauration du Souverain Pontife.

Il ne prêta aucun serment à Don Carlos, et ne prit aucun engagement incompatible avec le but bien arrêté que nous venons d'exprimer. A diverses reprises, dans les lettres qu'il nous écrivit à la hâte, pendant ses marches en Espagne, il revient sur ce point, et nous nous fîmes un devoir de publier ses paroles. Sans cesse, il ravaillait cette pensée dans l'esprit de ses camarades-zouaves en Espagne. Nous avons publié, et nous répétons ici ces expressions de l'une de ses lettres dont le manuscrit est sous nos yeux : « Pie IX est l'amour et l'espérance des Zouaves Carlites » et ils regardent Rome comme leur dernière étape, leur destination finale. »

Voilà pourquoi ces zouaves étaient toujours plus heureux quand ils se trouvaient sous le commandement immédiat du Prince Don Alfonso qui, Zouave Pontifical lui-même, encourageait ces sentiments, les partageait et les avouait ouvertement.—(Freeman)

Nouvelles de Rome.

Rome, 9 Février 1874.

Mon cher ami,

J'AI reçu votre bonne et intéressante lettre du 16 Janvier, qui m'a fait plaisir, comme tout ce qui vient d'un ami. Merci pour vos bonnes paroles, merci pour toutes les nouvelles que vous me donnez. C'était les premiers mots que je recevais touchant l'Union-Allet, touchant son Bulletin, touchant le Casino ; œuvres auxquelles, comme vous, je porte tant d'intérêt, et pour le succès desquelles je donnerais une partie de ma vie. Je n'ai été nullement surpris d'apprendre que depuis quelques mois, ces œuvres aient eu à rencontrer des difficultés, et soient passées par des crises pénibles. Il ne faut pas s'en alarmer, et encore moins en prendre un sujet de découragement ; au contraire, nous devons nous en réjouir. Les épreuves sont le sceau de toute grande et honnête entreprise. Une œuvre qui ne rencontre pas d'obstacles, est une œuvre que le démon ne redoute pas, or, malheur à à une telle entreprise.

Vous me reprochez de n'avoir point envoyé de communications pour votre Bulletin ; je crois être parfaitement justifiable, puisque je n'ai appris que trois mois après mon départ du Canada, et par hasard, chez le Général de Charette, que le 1er No. du Bulletin de l'Union-Allet était sorti.

Je vous assure qu'il m'aurait été bien agréable, lors de mon séjour en Belgique, de faire savoir aux Zouaves, toutes les bonnes choses que m'a dites sur leur compte, leur ami, le bon Père de Gerlache ; j'aurais aimé alors à leur dire, combien est vif et sincère, le souvenir que ce digne Religieux conserve d'eux tous, avec quel soin et quelle affection il conserve leurs lettres, leurs photographies, etc., avec quel rayonnement de joie il m'exprimait l'espoir de les revoir encore à Rome., etc., etc.

Puis, lorsque je suis passé en France, j'aurais eu du plaisir à vous dire, avec quelle expression de joie et quelle ouverture de cœur, le Général de Charette m'accueillit, me parla de ses *chers Custors* ; en quels termes il m'exprima son admiration pour leur conduite depuis leur retour au pays, et pour la formation de l'Union-Allet, etc. M. le Baron de Charette est encore plein de confiance, et il espère se voir encore une fois à la tête de ses Zouaves ; un Chouan ne se décourage pas facilement.

En attendant que je vous envoie une correspondance sur Rome, sur les ignominieux faits et gestes des bandits qui y sont installés en maîtres, depuis près de quatre ans, je vous dirai aujourd'hui un mot de l'audience privée qu'a accordé Sa Sainteté, il n'y a que quelques jours, à MM. Plinguet, Caisse et à moi. Pie IX, qui aime tant l'Eglise et tous ses enfants, a cependant dans son grand cœur une place spéciale pour ses Zouaves, Canadiens. Le Général Kanzler me l'avait dit quelques jours auparavant, et j'en ai eu la preuve dans notre audience. En me voyant apparaître dans son appartement, Il me dit : « Un zouave ! » Me jetant à ses pieds je Lui répondis : « Pas tout à fait T. S. Père, mais un de leurs aumôniers. »

—« Ces bons zouaves du Canada, répliqua Sa Sainteté, je ne les oublie pas et je les aime toujours beaucoup.

—« Très Saint Père, me suis-je permis de répondre, leur amour et leur attachement à Votre Sainteté, semble augmenter avec les épreuves et les angoisses dont on abreuve Votre grande âme, de

« puis leur éloignement forcé de Votre personne sacrée. Les Zouaves n'ont qu'un regret et qu'un désir : leur regret est de n'avoir pu mourir pour la défense de Vos droits, leur désir, de revenir prendre leur place sous Votre étendard béni. »

—« Ah les bons enfants ! je suis bien sensible à leur dévouement ! » et en disant ces mots, Il paraissait vivement affecté ; je pensais bien qu'il leur en coûterait de mettre bas les armes mais il aurait été *irragionevole* (irraisonnable) de les faire massacrer inutilement. Déjà tant de sang se versait en Europe. »

Sa Sainteté dit ensuite quelques mots sur les épreuves par lesquelles passe l'Eglise dans ces temps ci ; parla en particulier du diocèse de Montréal et de son bon Evêque, puis après nous avoir donné à chacun une médaille, Elle se préparait à nous donner congé lorsque je lui dis que j'avais une faveur à solliciter ; « Eh bien, dites, » me répliqua en souriant avec bonté ce bon père, « dites ce que vous désirez. »

—« Je sollicite humblement de Votre Béatitude, pour tous les membres de l'Union Allet, composée de nos anciens zouaves, la faveur d'une indulgence plénière à gagner le jour de la fête de St Grégoire VII, patron de cette société. Si Votre Sainteté le permet, je Lui ferai présenter l'Indult par Mgr. Siméoni, à sa prochaine audience.

—« Ah St Grégoire VII ! Bien choisi, bien choisi !! Oui je leur accorderai la grâce que vous demandez pour eux ; » puis après un instant de réflexion, Sa Sainteté ajouta : je vais vous faire un présent qui sera pour eux un souvenir du Pape qu'ils ont si bien servi ; je vais vous donner un petit tableau représentant l'intérieur d'un sanctuaire dédié à St. Grégoire VII, que je fis réparer à Salerne ; qu'ils prient bien St. Grégoire VII.

De suite le bon Pape sonna un de ses cameriers pour lui dire de me donner ce tableau, qu'Il venait de recevoir probablement puisqu'il était dans un coin de sa chambre de travail, non encore suspendu.

Après avoir reçu une dernière bénédiction que mes compagnons et moi sollicitâmes pour tous ceux qui nous sont chers, nous partîmes, les larmes aux yeux et le cœur débordant des plus douces émotions. Il nous semblait avoir goûté quelque chose des douceurs du Ciel. Nous venions de baiser les pieds et les mains du Vicaire de J.-C. ; nous avions entendu tomber de sa bouche de douces et affectueuses paroles à notre adresse ; nous emportions pour nous et les nôtres Sa bénédiction, des indulgences, puis un magnifique cadeau, monument matériel de la bonté de ce grand et immortel Pontife. En fallait-il autant pour inonder nos âmes de foi et de bonheur ?

Revenu de mon émotion, je me rappelai ce mot de notre bien-aimé Colonel Allet, qui me disait en sortant de l'audience qu'avait accordée le St. Père au 3^{me} détachement dans son jardin : « Comment voulez-vous qu'on ne se passionne pas pour un si bon Pape. »

Vous voudrez bien, mon cher ami, faire connaître officiellement à l'Union-Allet, soit par le Bureau de Régie, soit par le Président, la faveur dont vient de la gratifier Sa Sainteté, savoir : l'Indulgence plénière à gagner par tous les membres le jour de St. Grégoire, le 25 Mai. Je ne doute pas que tous se feront un devoir de communier ce jour-là pour notre bien-aimé Pontife, et que personne n'oubliera l'exhortation qui leur a été faite : « Qu'ils prient bien St. Grégoire. »

Puisque nous ne pouvons rien faire de plus actuellement pour l'Eglise, que de prier, puisque nous n'avons plus d'autre arme entre les mains que la prière, que chacun s'en serve de son mieux, tout comme il se servirait de son remington ; et espérons que les armes spirituelles réussiront mieux que les armes matérielles.

Je me propose de vous envoyer la semaine prochaine quelques lignes pour le *Bulletin de l'Union-Allet*, en attendant, veuillez assurer tous nos *vieux de la vieille*, que vous verrez, que mon amitié pour eux est toujours la même et malgré la distance qui nous sépare, je suis toujours avec eux par la pensée et par le cœur.

Bien cordialement tout à vous,

EDM. MOREAU, PTRE.

NOTE EDITORIALE.

NOUS demandons pardon à nos lecteurs du retard de ce Numéro ; des circonstances incontrôlables, un désir d'avoir des renseignements certains au sujet de celui qui fait l'objet presque en entier de ce Numéro, un surcroît de travail par conséquent, voilà nos raisons. Comme compensation de ce retard, nous offrons à nos lecteurs une demie forme de plus de matière à lire. Nous nous croyons pardonnés à l'avance.

Nous sommes forcés de remettre au prochain Numéro, l'article promis sur le très Honoré Frère Philippe—une lettre très intéressante de notre Aumônier M. Moreau datée de Rome—le texte de l'indult de l'indulgence accordée à l'*Union-Allet* pour le 25 Mai prochain, et quelques articles que des bienveillants collaborateurs nous ont remis.

Nous accusons réception des rapports, pour l'année écoulée, de l'Union Catholique de New-York et de la Ligue St. Sébastien d'Angleterre.

Le *Crusader*, de Londres, la *Fedeltà*, de Rome, la *Croix*, de Bruxelles, tous trois, organes des soldats du Pape en ces divers pays, nous sont parvenus en leur temps.

Nous serons heureux de servir d'intermédiaire entre ces journaux et toute personne en Canada désirant s'y abonner.

Université Victoria.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

NOUS avons le plaisir d'annoncer que les Anciens Zouaves, élèves de cette Université, dont les noms suivent, ont été admis à la pratique de la médecine.

MM. L. M. Brunet, Sévérin Lachapelle et Ed. Scallon.

Le Conseil de la Faculté a aussi conféré le degré de Bachelier en Médecine à M. Prime Allard.

ANNONCES.

GUSTAVE A. DROLET
AVOCAT

No. 41,—RUE ST. VINCENT,—No. 41.
MONTREAL.

THOMAS CORRIVEAU
AVOCAT

LAMBTON, ONT.

P. U. DUPRAT
AVOCAT

MONTREAL.

J. P. MARION
NOTAIRE

170½, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Agent d'Assurance sur la Vie—Boîte 230½, P. O.

HENRI DESJARDINS
MEDECIN

45, RUE ST. ANTOINE, MONTREAL.

E. H. RICHER

LIBRAIRE

RUE CASCADES, ST. HYACINTHE

On trouve à cet établissement toute espèce de Livres de Prières, d'Ecole, d'Histoire, de Littérature, etc. Papiers de tous formats, Enveloppes, Gravures, Statuettes, Chapelets, Médailles, etc. Tapisseries, Fournitures de Bureaux, Livres blancs et une grande variété d'articles de fantaisie.

Une visite est respectueusement sollicitée.

E. H. RICHER.

N. RENAUD ET CIE.

MARCHANDS DE FARINE, GRAINS ET PROVISIONS

34, RUE DES ENFANTS TROUVÉS

MONTREAL.

GASPARD BOURGEOIS

MARCHAND-ÉPICIER

Encoignure des Rues Ste. Catherine et Seaton

MONTREAL.

G. E. PANNETON

Marchand de

VINS, LIQUEURS, ÉPICERIES, CIGARES, Etc.

EN GROS ET EN DETAIL

Place Lavaltrie, en face du Marché

JOLIETTE.